

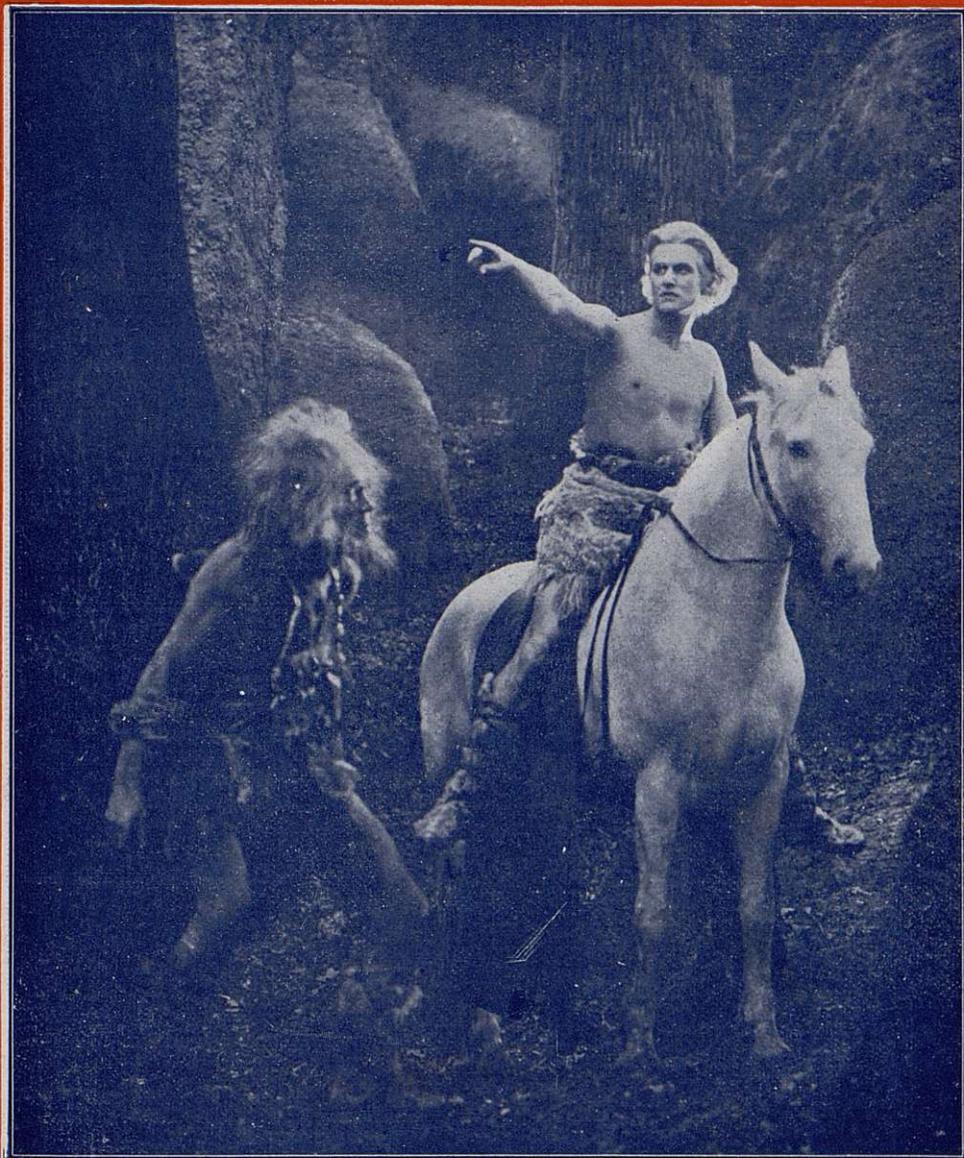
N° 15

5^e ANNÉE
10 Avril 1925

Ce numéro est consacré à
« LA MORT DE SIEGFRIED »

Cinémagazine

1 FR. 25



LA MORT DE SIEGFRIED

Nous consacrons ce numéro au film magnifique de Fritz Lang dont est tiré ce tableau représentant Siegfried conduit à travers la forêt par le nain Mime.

Organe des
"Amis du Cinéma"

Cinémagazine

Paraît tous
les Vendredis

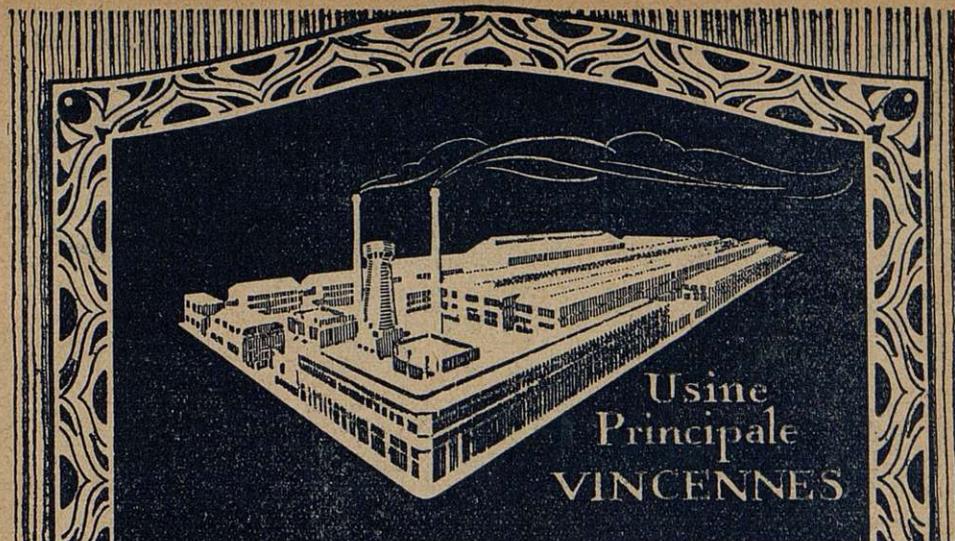
PUBLICATION HONORÉE D'UNE SUBVENTION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

ABONNEMENTS		Directeur : JEAN PASCAL	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . 50 fr.	Bureaux : 3, rue Rossini, PARIS-IX ^e (Tél. : Gutenberg 32-32)	Etranger	Un an . . . 60 fr.
—	Six mois . . . 28 fr.	Adresse Télégraphique : CINEMAGAZI-PARIS	—	Six mois . . . 32 fr.
—	Trois mois . . . 15 fr.	Les abonnements partent du 1 ^{er} de chaque mois (La publicité est reçue aux Bureaux du Journal) Reg. du Comm. de la Seine N° 212.039	—	Trois mois . . . 18 fr.
Chèque postal N° 309 08			Paiement par mandat-carte international	

SOMMAIRE

	Pages
LA MORT DE SIEGFRIED : Le Scénario	49
— — — Le Film et la Légende, par <i>Emile Vuillermoz</i>	51
— — — La Réalisation et l'Interprétation, par <i>André Tinchant</i>	55
CE QUE LA PRESSE PENSE DE « LA MORT DE SIEGFRIED »	58
COMMENT FRITZ LANG EST VENU AU CINÉMA, par <i>Gaston Phelip</i>	59
PHOTOGRAPHIES D'ACTUALITÉ	de 63 à 66
LA VIE CORPORATIVE : Gardons nos avantages, par <i>Paul de la Borie</i> ..	67
SCÉNARIOS : Surcouf (8 ^e chap.) ; Le Stigmate (5 ^e chap.)	68
PETIT VADE-MECUM A L'USAGE DES APPRENTIS SCÉNARISTES, par <i>John Gilbert</i>	69
OU LES ACTEURS DE CINÉMA PUISENT LEUR INSPIRATION, par <i>Juan Arroy</i>	70
COURRIER DES STUDIOS	72
RÉFLEXIONS A PROPOS DE L'INITIATION CINÉGRAPHIQUE, par <i>Louis Durieux</i>	73
LIBRES PROPOS : Généralisations fausses, par <i>Lucien Wahl</i>	74
NOUVELLES DE POLOGNE, par <i>Charlie Ford</i>	74 et 78
HENRI FESCOURT NOUS PARLE DES « MISÉRABLES », par <i>Jean de Mirbel</i> ..	75
QUAND ON TOURNAIT « SALAMBO » : Henri Baudin et son ami « Boa », par <i>C. Lulaud</i>	77
A PROPOS DE... : Napoléon, par <i>René Champigny</i>	78
CINÉMA EN PROVINCE : Lyon (<i>Albert Montez</i>) ; Alger, Souk-Ahras (<i>Paul Saffar</i>) ; Nancy (<i>M. J. K.</i>)	72 et 77
CINÉMA A L'ÉTRANGER : Grèce (<i>Vip</i>)	75
LES FILMS DE LA SEMAINE : (Le Dernier des Hommes ; Le Tourbillon des Ames ; Rin Tin Tin), par <i>L'Habitué du Vendredi</i>	79
LES PRÉSENTATIONS : (Le grand prince Shan ; L'Homme aux mains san- glantes ; En Chine pour un baiser ; L'Embrâsement), par <i>Albert Bonneau</i>	80
ECHOS ET INFORMATIONS, par <i>Lynx</i>	81
LE COURRIER DES « AMIS », par <i>Iris</i>	82

La Bibliothèque du Cinéma La collection de *Cinémagazine* constitue la véritable Encyclopédie du Cinéma. Les 4 premières années sont reliées par trimestres en 16 magnifiques volumes. Cette collection, absolument unique au monde, est en souscription au prix net de 250 francs pour la France et 300 francs pour l'Étranger, franco de port et d'emballage. Prix des volumes séparés : 17 francs net chacun ; ajouter, pour le port, 3 francs par volume.



la positive PATHÉ

Luminosité Résistance Velouté

PATHÉ-CINÉMA

Usines de
JOINVILLE-LE-PONT

Téléphone { Diderot 26-65
Diderot 27-96
Inter 42

Télégrammes : Pathé-Joinville



1925

ANNUAIRE GÉNÉRAL
DE LA
CINÉMATOGRAPHIE
ET DES INDUSTRIES
QUI S'Y RATTACHENT

*Guide pratique de l'acheteur
du Producteur & du Fournisseur
dans les Industries du film*

L'Annuaire donne pour la France et l'Étranger
toutes les adresses des Artistes, Éditeurs, Loueurs,
Fournisseurs des Industries du Film, etc., etc.
C'est un ouvrage indispensable à qui s'intéresse au Cinéma
Prix franco : France et Colonies : 20 fr. --- Etranger : 25 fr.

LES PUBLICATIONS JEAN-PASCAL, 3, rue Rossini - PARIS (IX^e)

JACK SINGE CHARLOT
DANS
MISÈRE ET OPULENCE



A-T-ON ENFIN DÉCOUVERT LE SOSIE DE CHARLOT ?
C'est ce que "Les Films A. N. C.", 16, rue Grange-Batelière
nous affirment et comptent prouver dans une série
de dix comiques qu'ils éditent à partir de la fin de ce mois.

LA MORT

DE

SIEGFRIED

musique de

RICHARD WAGNER

triomphe tous les jours

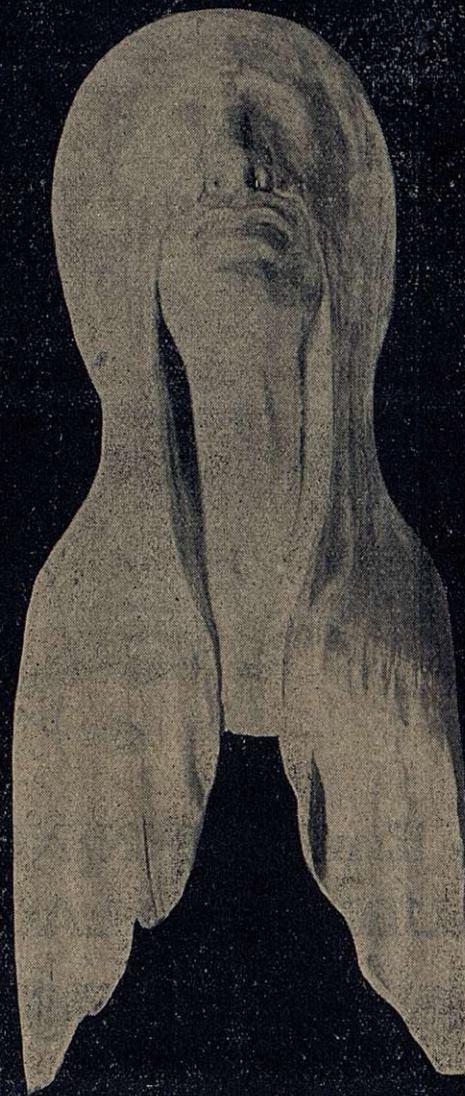
en MATINÉE et en SOIRÉE

à

MARIVAUX

LE CHATEAU

DE



LA MORT LENTE

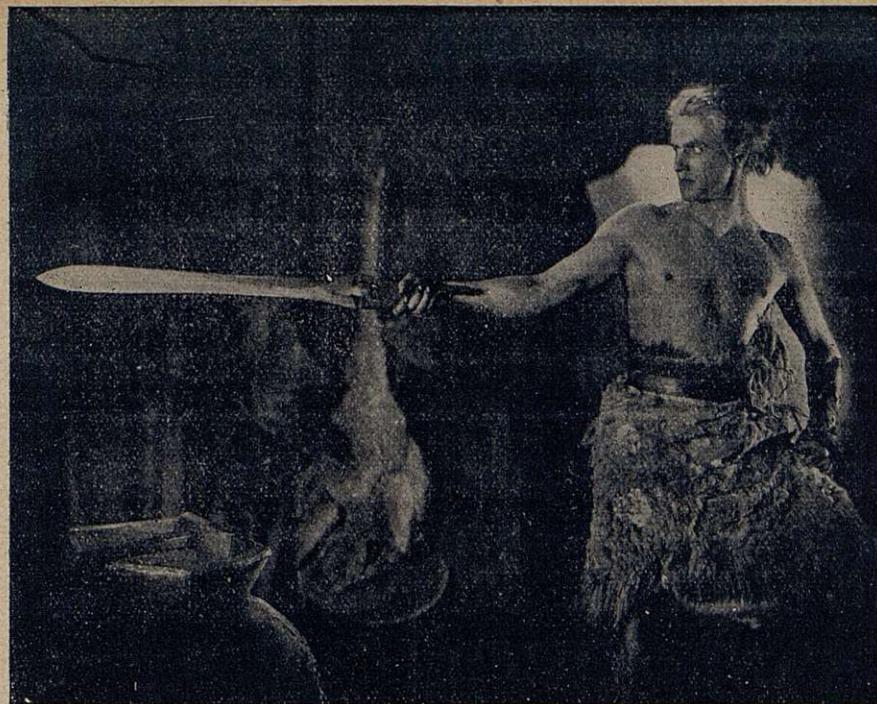


Allez voir **Emil JANNINGS**
à l'**AUBERT-PALACE** dans
LE DERNIER DES HOMMES

de F. MURNAU Production U. F. A.

C'EST L'ŒUVRE LA PLUS CURIEUSE DU JOUR

ÉDITION AUBERT



La Mort de Siegfried

Film de FRITZ LANG

interprété par

Paul RICHTER (*Siegfried*) — Marguerite SCHON (*Kriemhild*)
Hanna RALPH (*Brunchild*) — Adalbert SCHLETTON (*Hagen*)
Théodore LOOS (*Gunther*) — Gertrude ARNOLD (*la Reine Ute*)
Bernhard GOETZKE (*Volkher von Alzey*)

Le Scénario

Perdue dans les profondeurs de la forêt, se trouve la forge de Mime, maître reconnu dans la fabrication des armes. C'est chez lui que le roi Siegmund a envoyé Siegfried, son fils unique, en apprentissage, et l'enfant aux cheveux blonds y grandit et devient un charmant jeune homme. Mais Mime observe avec des yeux pleins d'envie comment Siegfried forge son propre glaive, qui

subira victorieusement l'épreuve la plus délicate. C'est alors que Mime dit à son royal élève : « Retourne à Xante, Siegfried, car moi-même je n'ai plus rien à t'apprendre. » Tout joyeux, Siegfried veut s'élaner à cheval, mais il s'arrête, car il entend un vieux valet de la forge raconter une histoire qui l'intéresse. C'est l'histoire de Kriemhild, fille du roi des Burgundes, de son frère Gunther et du burg des Burgundes qui domine fièrement le Rhin. Le valet parle avec enthousiasme de la vie sévère et noble que l'on mène à la cour

des Burgundes et, par-dessus tout, il loue la délicate beauté de Kriemhild. « Je veux aller conquérir Kriemhild », s'écrie le jeune homme rempli d'admiration. Mime s'offre à lui indiquer le chemin de Worms et Siegfried s'éloigne joyeux sur son cheval blanc. Mais Mime sourit méchamment en disant : « Va, Siegfried, tu n'atteindras jamais Worms. »

Il parle ainsi, parce qu'il sait que, sur la route qu'il a indiquée au jeune homme, se trouve un terrible dragon, Lindwurm, qui est très redouté. Son grognement terrible avertit Siegfried, qui entreprend la lutte avec le monstre. Balmung, l'excellente épée de Siegfried, lui assure la victoire. Le dragon, blessé à mort, ne tarde pas à expirer. Une goutte de sang tombe sur la main de Siegfried, il la porte à ses lèvres et, aussitôt, comprend le langage des oiseaux. C'est grâce à cela qu'il apprend que, en se baignant dans le sang du dragon, il deviendra invulnérable à tous les coups. Il suit le conseil qui lui a été donné, mais il ne remarque pas qu'une feuille de tilleul s'est collée à son épaule. Cette partie de son corps n'ayant pas été touché par le sang du dragon, demeure vulnérable. Bientôt, la nouvelle que Siegfried a réussi à tuer le dragon vole de bouche en bouche et les rhapsodes s'en emparent pour en faire le sujet de leurs chants. L'un d'eux, Volker von Alzey, qui s'accompagne magistralement sur la viole, chante les exploits de Siegfried devant Ute, reine des Burgundes et mère de Gunther, et devant la belle Kriemhild, sa fille. A peine le chant du dragon est-il achevé que, justement, le héros se présente devant les portes de Worms. Hagen Tronje, le borgne, vassal du roi Gunther, conseille à son maître de ne pas laisser entrer Siegfried. Mais le roi Gunther ne se laisse pas influencer par les hésitations de Tronje et Siegfried est amicalement reçu dans la salle du banquet. C'est alors qu'il demande la main de Kriemhild, sœur du roi Gunther. On consent à accorder au héros la main de Kriemhild, mais à condition qu'il se rende à Isenland, en qualité de vassal de Gunther. Là il doit pénétrer dans le burg appartenant à Brunehild, la plus hardie et la plus farouche de toutes les femmes, qui a juré de n'épouser que celui qui pourra la vaincre en combattant. Siegfried se sent offensé de cette proposition. Il semble que l'épée soit sur le point d'être tirée quand Kriemhild

entre, entourée de ses femmes. Elle vient offrir à Siegfried la coupe de bienvenue. Siegfried, en la voyant, accepte d'aller à Isenburg, afin d'obtenir Brunehild pour Gunther, et Kriemhild pour lui-même.

Il arrive au but de son voyage, muni du filet magique qu'il a dérobé autrefois à Albéric, roi des Nibelungen. Ce filet a la propriété de rendre invisible et de donner à celui qui le porte la forme qu'il veut prendre. Siegfried, qui a pris celle de Gunther, remporte la victoire sur la puissante Brunehild, et cette dernière est amenée à Worms. Le double mariage de Brunehild avec Gunther et de Siegfried avec Kriemhild a lieu. Hagen, faisant appel à l'alliance fraternelle jurée, engage Siegfried à vaincre encore une fois Brunehild sous la forme de Gunther. Au cours de la lutte, un bracelet reste entre les mains de Siegfried, qui le met dans sa ceinture. Kriemhild trouve ce bracelet et, l'ayant mis à son bras, elle se présente à Siegfried. Celui-ci reconnaît le bracelet de Brunehild et se voit dans l'obligation de confier à sa femme comment il l'a eu, tout en exigeant d'elle le plus profond secret. Kriemhild le jure, mais, provoquée par Brunehild, elle ne tient pas son serment. En effet, Brunehild déteste Kriemhild, autant qu'elle aime Siegfried. Ayant appris la vérité, elle est saisie de honte et de colère et exige la mort de Siegfried, qui l'a méprisée et qui l'a donnée à Gunther. Comme Gunther refuse de tuer son beau-frère, elle lui fait croire que Siegfried, en même temps qu'il s'est emparé de son bracelet, a abusé d'elle. Gunther donne l'ordre de tuer Siegfried au cours d'une chasse. Hagen se charge du crime et, s'étant fait révéler par Kriemhild la place où Siegfried est resté vulnérable, il le tue. Lorsque Brunehild apprend la mort de Siegfried, elle avoue, avec un rire cruel, qu'elle a trompé Gunther et que Siegfried, innocent, a été injustement assassiné. Comme Hagen entre dans la chambre où le corps de Siegfried est exposé, la blessure du mort se rouvre et se met à couler de nouveau. C'est ainsi que Kriemhild apprend quel est celui qui a assassiné son mari, et elle exige que Gunther venge sur Hagen la mort de Siegfried. Mais Gunther et tous ses gens prennent parti pour Hagen et le protègent. Alors, Kriemhild se sépare d'eux avec des paroles de menace à l'adresse de Hagen. Brunehild se tue sur le corps de Siegfried pendant que Kriemhild veille le mort.

Le Film et la Légende

LA *Mort de Siegfried* n'est pas seulement un film admirable, propre à réjouir les yeux des artistes : c'est également la révélation d'une technique nouvelle, aussi bien dans la conception du scénario que dans sa réalisation. Les metteurs en scène de tous les pays feront bien de méditer les leçons que leur donne cette

tional et si profondément humain de légendes locales, dont la diffusion devait être forcément limitée.

Les Français ne connaissent les légendes des *Nibelungen* qu'à travers les partitions de Wagner. Le génie du maître de Bayreuth a marqué d'une empreinte ineffaçable ces récits fantastiques et leur a im-



Volker von Alzey (BERNARD GÖTZKE)

utilisation inattendue de la légende des *Nibelungen*.

L'auteur du scénario, qui est, on le sait, Mme Thea von Harbou, femme du metteur en scène Fritz Lang, s'est trouvée en présence d'une situation assez délicate. Nous avons, en France, des wagnériens fervents qui ont été un peu déroutés par certains détails de *La Mort de Siegfried* transportée à l'écran. Gardons-nous d'être plus royalistes que les rois en faisant à l'auteur du film des objections qui n'ont pu évidemment lui échapper, au moment où elle construisait son œuvre. Il faut la louer, au contraire, de l'intelligence avec laquelle elle a su tirer un parti si interna-

posé une sorte de tradition. Mais, au fond, les poèmes de Wagner ne nous offrent pas ces anecdotes légendaires dans toute leur pureté.

Il y a deux sources à la légende des *Nibelungen* : une source allemande et une source scandinave. Au point de vue de la psychologie des personnages, elles diffèrent assez sérieusement l'une de l'autre. Chose curieuse, ce n'est pas à la source allemande que Wagner fit le plus d'emprunts : c'est dans les Eddas scandinaves qu'il a pris ses héros et ses péripéties les plus caractéristiques. Ce que nous sommes habitués à applaudir dans la *Tétralogie*, ce n'est donc pas l'authentique légende alle-

mande, c'est un conte de fées nordique transformé et cristallisé par la volonté toute-puissante d'un musicien.

Il serait donc absurde, dans ces conditions, de faire grief à Mme Thea von Harbou de s'être écartée des indications wagnériennes pour se rapprocher de la véritable tradition germanique. Au point de vue purement ethnique, la réalisation de l'écran est plus correcte que celle du théâtre lyrique.



Mme THEA VON HARBOU,
scénariste de *La Mort de Siegfried*

Mais la légende a subi ici une autre transformation. Dans Wagner tout est subordonné à l'élément symbolique et surnaturel. Tout se passe entre dieux et demi-dieux obéissant aux lois d'un implacable destin. La magie noire y joue un rôle prépondérant. Les malédictions attachées à un objet y exercent des ravages incalculables. Les sentiments humains ne peuvent s'adapter à l'échelle de cette théogonie fantastique.

Pour donner à leur composition cinématographique une portée internationale, ou même simplement européenne, Fritz Lang et Thea von Harbou ont compris qu'il fallait renoncer à toutes les fantasmagories légendaires ayant un intérêt essentiellement local. Tous les Allemands connaissent évi-

demment Wotan et sa lance, Fricka et ses béliers, Donner et son marteau, la vieille Erda, déesse de la terre, mère des Nornes et des Walkyries, Froh, le dieu de la joie, et Freia, déesse de l'amour. Ils sont familiarisés avec les Filles du Rhin et avec les géants Fafner et Fasolt qui gardent l'or maudit. Le Walhall, le roc enflammé de Brunehild, l'arc-en-ciel qui sert de pont aux divinités triomphantes sont des accessoires classiques popularisés par la littérature et par l'image. Et le coursier Grane est aussi connu chez nos voisins que peut l'être chez nous la jument de Roland. Mais il est toujours dangereux d'exporter les divinités locales. Lorsqu'ils ont franchi les frontières de leur pays natal, les dieux font souvent piteuse figure en voyage. Pour qu'une légende touche, émeuve et instruisse des peuples d'origine différente, il faut qu'elle soit systématiquement dépouillée de tout nationalisme excessif et qu'elle se ramène à un conflit de sentiments humains et universels.

C'est ce que nous trouvons dans *La Mort de Siegfried*, qui a été transformée insensiblement en un poème de la jeunesse et du courage, de la beauté et de l'amour, et en une tragédie de la jalousie et de la haine. C'est un roman héroïque, ce n'est plus une fantaisie du folklore ; sous cette forme, au lieu de passionner uniquement ses nationaux, ce scénario intéressera les spectateurs des deux mondes.

Conception fort intelligente, que les metteurs en scène de tous les pays ne doivent pas oublier. Si nous voulons bien réfléchir loyalement, en prenant un peu de recul, au caractère de la plupart de nos films dits de propagande, nous devons reconnaître que leur principe même était faux. Dans la légende de Siegfried ainsi transposée et « humanisée », il n'y a rien de blessant pour les autres nations. Ce n'est pas un monument élevé à la gloire du peuple allemand et de son histoire, ce n'est pas un récit de batailles pouvant indisposer les spectateurs de tel ou de tel pays. C'est une belle aventure de partout et de nulle part, qui atteint parfaitement son but puisque, après avoir admiré sa réalisation, on ne peut refuser sa considération à la race qui enfante de tels réalisateurs.

Dans le film de la *Ufa*, les divinités scandinaves ont donc disparu. Brunehild

n'est plus la fille de Wotan. Elle n'est plus le fruit des amours coupables du maître des dieux. Elle n'a plus une mission divine. C'est une vierge farouche et in-

kyrie, pour aller protéger les héros sur le champ de bataille. Tout au contraire, elle n'a d'autre préoccupation que de vaincre et d'écraser les chevaliers valeureux



Aveux....

Siegfried (PAUL RICHTER) et *Kriemhild* (MARGUERITE SCHÖN)

domptable qui habite une forteresse au pays d'Eisenland. Elle est entourée d'une population féminine guerrière, d'une troupe d'amazones à demi-sauvages, mais ne quitte pas son domaine, comme dans *La Wal-*

qui pourraient s'aventurer sur son territoire. Ce n'est plus en quelque sorte qu'une femme très sportive, une athlète qui défend son titre de championne du monde du lancement du javelot, du jet de la

pierre et du saut en longueur. Et c'est précisément à cause de cette insuffisance sportive que Gunther sera conduit à demander à l'imbattable Siegfried de prendre sa place dans l'épreuve décisive.

On a pu s'étonner de la psychologie de Brunehild dans la réalisation cinématographique. Cette psychologie est beaucoup plus conforme à la légende allemande que celle de l'héroïne de Wagner.

Dans la Tétralogie, la fille de Wotan joue un rôle à la fois courageux, loyal et naïf. Les vertus d'un philtre enchanté viennent fausser les arrêts du destin. Après avoir approché de ses lèvres la coupe que lui tend Gutrune, le héros wagnérien, qui venait de jurer à Brunehild une fidélité éternelle, perd brusquement son libre arbitre, et devient amoureux de la fille de son hôte. Et c'est dans cet état d'inconscience et d'irresponsabilité qu'il trahit si lâchement la vierge héroïque pour laquelle il avait bravé la mort.

Dans le film, le drame passionnel est mieux équilibré. Aucun artifice de magie ne vient altérer la noble conscience de Siegfried. Il ne fut jamais amoureux de Brunehild. Venu à la cour des Burgondes pour conquérir la belle Kriemhild-aux-cheveux-d'or, il l'aime dès le premier regard qu'il jette sur elle et lui demeurera fidèle jusqu'à la mort.

La mentalité de Brunehild se compose ainsi beaucoup plus logiquement. Dès sa première entrevue avec les chevaliers qui ont violé son domaine, elle dédaigne le pauvre Gunther et s'éprend de Siegfried. Sa déception est grande lorsqu'elle s'aperçoit qu'il ne compte pas se mettre en ligne pour la conquérir. Cette déception se change en abattement lorsqu'elle est vaincue par le roi des Burgondes qu'elle méprise. Elle se transforme en jalousie au moment où elle apprend les fiançailles de Siegfried et de Kriemhild, et cette jalousie elle-même devient une fureur aveugle quand elle connaît les causes de sa défaite.

A l'idée que Gunther n'a triomphé d'elle que par supercherie et que l'homme qu'elle aime l'a tenue à sa merci et l'a livrée à un autre, Brunehild ressent une telle humiliation qu'elle exige la mort de Siegfried et qu'elle l'obtient en usant d'une perfide calomnie. Mais sa vengeance assouvie, la fière créature, qui, en réalité, n'a cessé de porter en elle cette passion

dévorante et désespérée, se tuera sans hésiter sur le corps du héros.

La légende nordique se trouve ramenée ainsi à une tragédie passionnelle d'un accent purement humain. C'est sous cette forme que le sujet du film devient un thème d'émotion beaucoup plus large et beaucoup plus universel que le conte des fées scandinave. Bien entendu, l'auteur a conservé quelques éléments pittoresques de la légende ; on y retrouve le Dragon, l'Oiseau, les Nains forgerons, les Nains orfèvres et le Filet magique qui donne à son possesseur le don de l'invisibilité. Et c'est par ces détails classiques et suggestifs que la composition cinématographique demeure étroitement solidaire de la réalisation lyrique et appelle, malgré tout, impérieusement le commentaire symphonique de Wagner.

L'adaptation musicale composée pour les représentations de Marivaux est constituée exclusivement de fragments wagnériens. On pouvait craindre un déséquilibre entre cette musique toute chargée de surnaturel et l'anecdote plus spécialement humaine qu'elle accompagne. Il n'en est rien. Les personnages de *La Mort de Siegfried* ont conservé une hérédité légendaire qui les hausse de quelques degrés au-dessus de l'humanité normale. En les enveloppant de son halo mystérieux, la symphonie met autour d'eux une auréole éblouissante qui ennoblit leurs moindres gestes. Elle prolonge dans la direction de l'infini leurs actes et leurs sentiments, et le plus beau compliment qu'on puisse adresser aux auteurs du film, c'est de constater que leur œuvre n'est jamais écrasée par ce cadre sublime.

Encore une fois, nos metteurs en scène doivent méditer cet exemple. Nous avons, nous aussi, de belles légendes d'héroïsme et d'amour ; nous devons pouvoir en tirer de magnifiques images mouvantes. Ayons soin de les dépouiller de tout nationalisme indiscret et de tout particularisme malsain. Rendons-les intelligibles au monde entier et accessibles à la sensibilité universelle. Nous aurons accompli ainsi une tâche féconde et défendu efficacement le prestige de notre pays aux quatre vents du ciel.

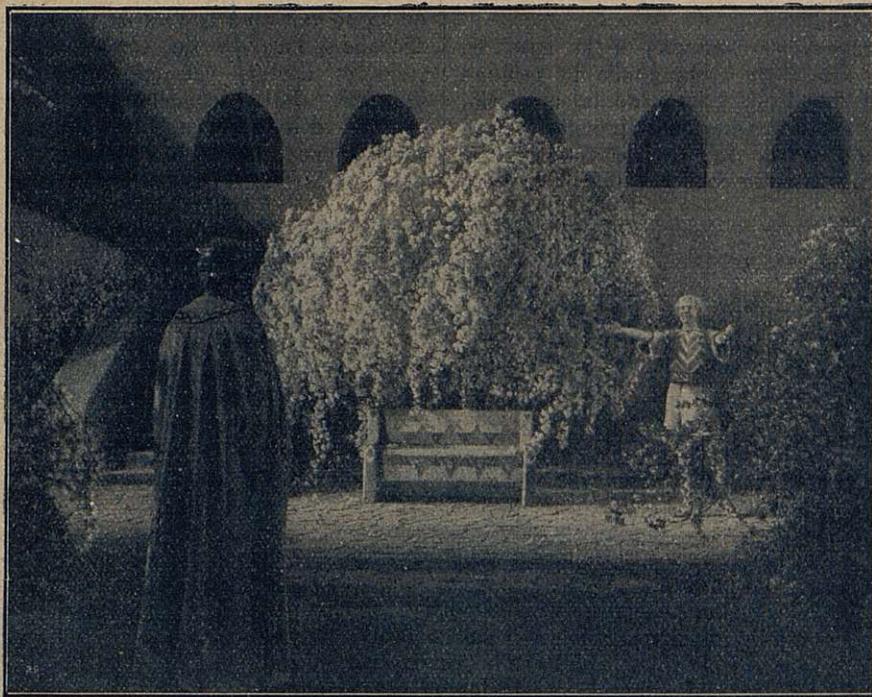
Saluons à ce titre *La Mort de Siegfried* comme une initiation et une prophétie.

EMILE VUILLERMOZ.

La réalisation et l'interprétation

ON analyse mal les choses que l'on aime ! Et je ne sais rien de plus difficile que de parler d'un film qui vous a plu complètement, d'un film sous le charme duquel on se trouve encore plusieurs jours après l'avoir vu, car le charme est fait d'impressions souvent indéfinissables qui perdent de leur valeur lorsqu'on essaie de les analyser, de les concrétiser.

tres, infiniment mieux qualifiés que moi, estiment à juste titre remarquable. Vous a-t-on d'ailleurs déjà démontré la beauté d'un tableau, en vous en décomposant la pâte, et la splendeur d'une mer phosphorescente, en vous exposant les causes physiques et chimiques de ce phénomène ? Le résultat, seul, nous importe. Laissons aux professionnels le soin de tirer de *La*



Une scène toute de grâce, de charme et de fraîcheur

C'est une impression très spéciale que celle qu'on éprouve à la vue de cette bande, un « enthousiasme calme », si j'ose m'exprimer ainsi, semblable à celui que l'on éprouve seulement devant les très grandes choses, desquelles émanent une beauté et une puissance telles qu'elles vous subjuguent et annihilent le sens critique que chacun possède, mais qu'il ne retrouve que fort longtemps après, lorsqu'il est libéré du charme envoûtant.

Heureux que mon incompetence m'interdise pareil sujet, je ne parlerai pas ici de la technique pure de ce film que d'au-

Mort de Siegfried tous les enseignements dont ils peuvent faire leur profit et contentons-nous d'envisager cette œuvre du seul point de vue qui nous intéresse, celui du spectateur qui ne juge un film que d'après l'impression qu'il ressent.

La Mort de Siegfried est incontestablement un film de premier ordre, un véritable film d'art dont doit s'enorgueillir toute la cinématographie.

Il est un point du scénario qui est spécialement à noter. Si Mme Thea von Harbou a suivi, à quelques détails près, le poème héroïque des Nibelungen, elle a

néanmoins tenu, afin d'ajouter à l'œuvre de Fritz Lang une valeur émotive, à humaniser ses interprètes en leur faisant exprimer de véritables symboles. Elle a rendu plus sensible son sujet en en écartant la féerie, si facilement obtenue au cinéma. Elle a écrit ainsi une tragédie humaine, allégée de la lutte épique des hommes contre les dieux.

Le triomphe que remporte ce film est dû tout entier à sa composition et à son atmosphère parfaites auxquelles concourent les décors, l'interprétation et la lumière.

Avant de se consacrer à la mise en scène, M. Fritz Lang étudia la peinture et fut même un peintre de talent. Cela, nous l'avions deviné dès le premier tableau de *La Mort de Siegfried*, et cette impression ne fit que se confirmer tout le long du



Le vaisseau qui amène Brunhild arrive au château Gunther

film, tant on sent « composés » en vue de l'effet plastique les décors, les costumes, les « plans » des personnages et la lumière qui les baigne.

Jamais pareils effets ne furent ainsi réalisés. C'est que le metteur en scène,

maître de ses décors qu'il fit édifier selon son rêve, put leur donner une valeur, un sens, une vie qu'il n'aurait pas trouvés dans les plus beaux paysages d'Allemagne.

Peut-on imaginer forêt plus profonde que celle où se terre le nain Mime, gorge plus sauvage que celle où vit le dragon, source plus poétique que celle où Siegfried trouve la mort, burg plus impressionnant que celui où règne Brunhild ?

Toutes les scènes ont été vues et traitées en peintre. Elles sont d'un effet décoratif merveilleux. Le cortège de Kriemhild, qu'on ne voit qu'à travers les boucliers des chevaliers, l'arrivée du cortège de Siegfried et de ses vassaux au palais de Gunther, les cérémonies de l'église et le débarquement de Brunhild, sont d'une harmonie, d'une ordonnance remarquables. Plus encore peut-être

Le choix des interprètes a été l'objet du même soin, de la part de Fritz Lang.

Pouvait-on rêver un Siegfried plus sympathique, plus brave, plus loyal, plus

C'est une œuvre admirable que nous devons à Fritz Lang.

Elle ouvre à l'art cinématographique, car il y a maintenant un art cinématogra-



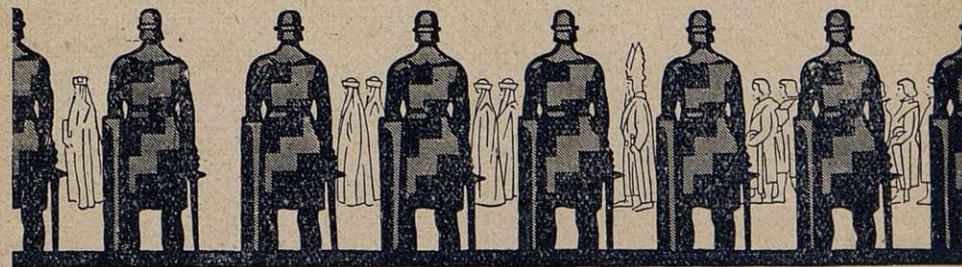
A la cour du roi Gunther, Volker von Alzei chante la gloire de Siegfried

« chevalier », que l'est Paul Richter ? Est-il une Kriemhild plus douce, plus dévouée que Marguerite Schon et un Hagen plus saisissant ? Que d'intelligence témoignent dans leurs personnages si complexes Gunther, faible jusqu'à la lâcheté, et Hanna Ralph, farouche, orgueilleuse et amoureuse Brunhild !

L'âme d'un artiste, d'un sincère artiste, plane sur tout ce film dans lequel, ainsi que le disait fort justement dernièrement M. E. Vuillermoz, « tout chante la gloire de l'intelligence ».

phique, des horizons nouveaux, magnifiques, que nous soupçonnions mal jusqu'alors ; elle révèle une conception, une tendance, une interprétation nouvelles. Réjouissons-nous du progrès que marque *La Mort de Siegfried* ; de pareilles œuvres doivent trouver chez nous l'accueil qu'elles méritent, puisque, d'où qu'elles viennent, elles concourent à la plus grande gloire du Cinéma.

ANDRE TINCHANT.



Ce que la Presse pense de "La Mort de Siegfried"

L'INFORMATION

C'est un des films relativement rares, auxquels on pense souvent après les avoir vus et qu'un amateur de cinéma veut revoir pour ce qu'il affirme de douceur, de puissance et d'harmonie. Aucun de ses décors n'est médiocre. La forêt artificielle paraît plus naturelle que l'aurait semblé une vraie, à cause du pittoresque spécial qu'il fallait et des éclairages appropriés. La lumière joue continuellement en fonction du poème.

Faut-il citer l'arrivée des vassaux de Siegfried sur le pont-levis, les cérémonies à l'église, la chasse, la montée du héros avec son cheval blanc, parmi les tableaux d'une œuvre importante et désormais classique qui, à la date où elle est présentée, doit compter parmi les plus caractéristiques ?

LUCIEN WAHL.

L'ECRAN

Depuis l'éclatante réussite de l'œuvre de Wagner, après les contestations et les querelles du début, on a vu les peintres, les sculpteurs et graveurs s'inspirer eux aussi des antiques légendes ressuscitées sous la baguette enchantée de Wagner.

Aujourd'hui, c'est le cinéma qui reprend, avec une ampleur formidable, par le jeu des ombres et des lumières, avec la brosse étincelante du faisceau de la projection, la fresque animée de l'antique poème.

Ce qui apparaît tout d'abord à l'esprit c'est que cette œuvre cinématographique, qui honore grandement la production allemande, est d'abord, et avant tout, l'œuvre d'un peintre d'histoire.

M. Lang a su animer sous nos yeux des pages dignes d'inspirer le pinceau dramatique d'un Jean-Paul Laurens. C'est composé et mis en cadre comme des tableaux de maître et à chaque nouveau tableau l'œil est tout d'abord, avant l'animation du sujet ou du groupe, séduit par la façon dont ils sont disposés.

S.

LE TEMPS

Extérieurement, *La Mort de Siegfried* se présente sous la forme d'un film merveilleusement composé, joué avec une simplicité et une maîtrise incroyables par des artistes de grande classe. Et jamais on ne vit passer sur un écran de visions d'art plus belles et plus saisissantes. La qualité photographique d'un tel ouvrage dépasse tout ce qu'on a pu voir jusqu'ici par sa perfection constante, son sentiment des nuances et le raffinement de ses éclairages. Pour l'observateur inattentif, il n'y aurait donc là qu'un film un peu plus beau que les autres.

Mais la réalité est tout autre : sous ses apparences de noblesse classique, ce film légendaire, dont le rythme est à la fois souple et majestueux, représente une révolution technique dont la portée est incalculable. C'est un renversement total des dogmes acceptés jusqu'ici aveuglément dans nos studios. C'est la destruction méthodique de tous les préjugés des metteurs en scène traditionalistes.

Lorsqu'on écrira plus tard l'histoire de la cinématographie mondiale, on inscrira la première représentation de *La Mort de Siegfried* comme une date décisive ouvrant une ère nouvelle.

EMILE VUILLERMOZ.

HEBDO-FILM

C'est une chose formidable, formidablement réalisée. Une « chanson de geste », dans la véritable ambiance où elle doit demeurer. Et celui qui en a dressé l'édifice, Fritz Lang, l'auteur de ce film magnifique *Les Trois Lumières*, a donné là la mesure pleine de son incontestable maîtrise. Je crois même que cette fresque, traitée largement, en belles lignes simples et sobres, forcera l'admiration du public, malgré que, comme toute éclatante nouveauté, elle heurte fortement les habitudes de celui-ci et, au premier contact, ne s'adapte pas facilement à notre mentalité latine.

Ce que nous n'avons peut-être pas, par exemple, (ni beaucoup d'autres avec nous) ce sont des gars comme le splendide — et unique! — Siegfried qu'est Paul Richter, ou le formidable et hallucinant Hagen qu'a campé Ad. Schletton. Ces deux artistes-là semblent vraiment sortis de la légende. Ils suffiraient à légitimer la curiosité du spectateur et à faire le succès du film.

A. DE R.

COMEDIA

Le metteur en scène de *La Mort de Siegfried* a déjà présenté à Paris un film dont il n'est pas exagéré de dire qu'il fit sensation : *Les Trois Lumières*. Ce film révéla un visionnaire puissamment doué pour exprimer sa vision par les procédés les plus sobres et les moyens les plus simples. *La Mort de Siegfried* affirme avec éclat décisif cette maîtrise. Fritz Lang montre ici toute la force d'impression que peut produire une silhouette stylisée à grands traits d'ombre, ou une blancheur qui fugitivement glisse sur d'autres blancheurs, ou, au contraire, l'opposition la plus directe, la plus brutale des noirs purs et des blancs immaculés. Une imagination raisonnée, sûre d'elle-même, crée des êtres, des types inoubliables et les situe dans une atmosphère qui tient à la fois du rêve et de la vie. C'est un art très classique, qui procède de la tradition poétique des enlumineurs de missels, des ciseleurs d'orfèvrerie, des décorateurs de tapisseries ou de verrières, premiers évocateurs de légendes. Mais ces images, qui ont la majesté roide, la noblesse hiératique, l'aspect roide et austère nécessaires aux personnages et au décor d'une épopée, nous touchent, cependant, et nous émeuvent par leur accent d'humanité profonde. Un film tel que *La Mort de Siegfried*, où l'on n'aurait fait qu'accumuler les beautés plastiques, serait bien vite ennuyeux et ses 3.000 mètres de pellicule ne se dérouleraient pas sans fatigue pour le spectateur. Mais le cœur est empoigné, il est étreint. De la sombre caverne où il forge son glaive à la source riante et printanière où le frappe traitreusement le javalot de Hagen, nous vivons et nous souffrons avec le héros magnifique et pitoyable.

PAUL DE LA BORIE.

LE PETIT JOURNAL

M. Lang, qui a dirigé la réalisation de *La Mort de Siegfried*, n'a pas oublié qu'avant de se consacrer au cinéma, il a travaillé la peinture et, avec une intelligence qui doit être louée sans réserve, il a compris que, travaillant sur une matière empruntée à une épopée populaire, il devait faire de son film une fresque aux lignes simples et sobres. Il a donc délibérément écarté de son œuvre tout ce qui pouvait ressembler à la mièvrerie ou à de la sentimentalité et, tant dans l'expression des sentiments de ses héros que dans l'agencement de ses décors, dans la disposition de masses de figuration, il s'est efforcé de suivre une ligne dépouillée de tout réalisme de détail qui paraîtra peut-être à certains un peu nue et un peu froide, mais dont la grandeur est indéniable.

RENÉ JEANNE.

Comment Fritz Lang est venu au Cinéma

QUAND, la veille au soir, on est sorti de la présentation de *La Mort de Siegfried*, âme, cœur et sens bouleversés d'une émotion intense, on est quelque peu surpris en se trouvant le lendemain matin, face à face, dans le décor banal de l'appartement

C'est sur le terrain des réalités que je suis venu le rencontrer aujourd'hui. De lui, je veux savoir comment il est venu au cinéma, comment il vit et quels projets d'avenir sont les siens.

« Rien ne semblait me destiner à la car-



FRITZ LANG, le réalisateur de *La Mort de Siegfried*.

d'un palace, avec l'extraordinaire réalisateur de cette œuvre grandiose, vêtu tout simplement du classique pyjama.

Mais ce brusque écart entre les réalités de la vie contemporaine et les images prestigieuses de la légende évoquée au cinéma, on l'a vite oublié. Fritz Lang, par sa conversation attachante, par l'intelligence pénétrante, par la foi qui l'anime, est lui-même un personnage en qui le rêve s'allie de la plus harmonieuse façon au réel.

rière de cinéaste, me dit-il, étant le petit-fils d'un modeste propriétaire foncier qui exploitait lui-même un domaine patrimonial de peu d'importance dans une vallée des bords de la Kamp, la vallée des Roses.

« Fils d'un architecte, je naquis à Vienne, en 1890. Mon père voulut me donner une éducation et une instruction purement scientifiques : c'est pourquoi, lorsque j'eus subi avec succès les épreuves du baccalauréat,

j'entrai à la Technick, institution qui correspond chez nous à votre Faculté des Sciences. Mais, au bout de quelques mois, je fus las des cours de géométrie, de mathématiques, de chimie et d'histoire naturelle. Sans ambages, je le déclarai à mon père.

« — Que veux-tu faire, me dit-il ?

« — De l'art, lui répondis-je, c'est-à-dire dessiner et peindre. Au surplus, je ne vous demande rien et j'espère que nous nous séparerons sans la moindre amertume.

« Aussitôt, je quittai Vienne et je me ren-

très rapidement à entrer dans la classe la plus élevée qui n'a pas, je crois, d'analogue chez vous, la classe de maîtrise.

« Entre temps, comme il fallait vivre, car les cours de l'École sont payants, je faisais des dessins pour les journaux, notamment des croquis de modes et des dessins de publicité. Je peignis même des fresques pour un établissement de plaisir.

« Mais Paris me tentait, Paris qui, seul, à mes yeux et à ceux de tous les hommes vraiment épris d'art, donne la consécration définitive.



FRITZ LANG pendant une prise de vues

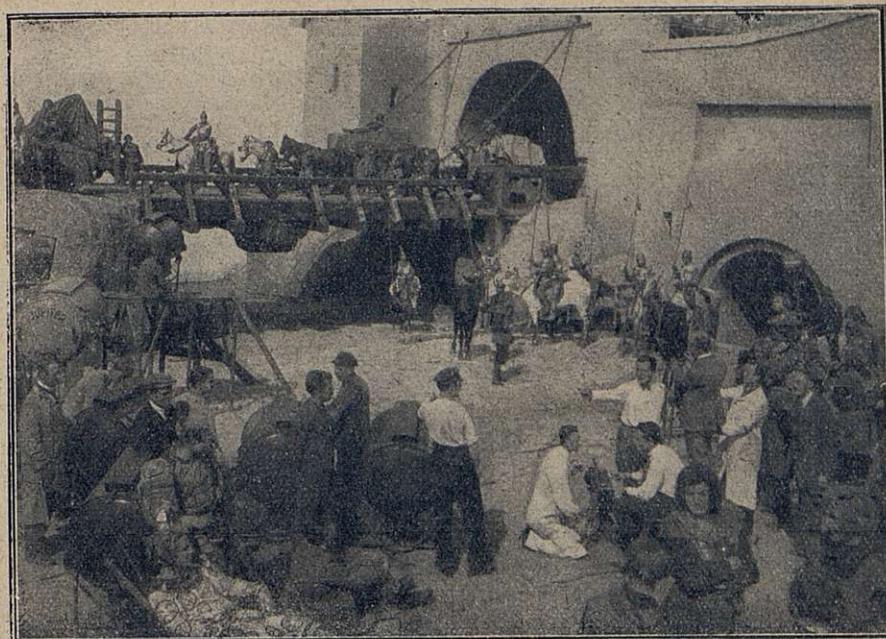
dis à Bruxelles où j'arrivai ayant en poche pour tout viatique, autant qu'il m'en souvient, une somme de vingt-cinq francs. C'était peu, même pour l'époque, c'est-à-dire vers 1910. Je me mis à dessiner des cartes postales et à les vendre moi-même dans les petits cafés de Bruxelles. Sans atteindre la fortune, je réussis à m'assurer par ce moyen une existence très simple et même à me constituer un petit, oh ! tout petit pécule.

« Je me trouvai donc en mesure de réaliser le plus cher de mes rêves : celui de suivre les cours d'une grande école de Beaux-Arts, celle de Munich.

« J'y obtins quelques succès et je parvins

« J'arrivai donc à Paris en 1912 et je m'installai dans un petit atelier de la rue de Maistre. Je travaillais avec acharnement, partageant mon temps entre les dessins que j'envoyais aux journaux autrichiens et allemands et l'exécution de nombreux tableaux que je destinai à constituer le fond d'une exposition de mes œuvres dans une grande galerie parisienne d'art : c'étaient surtout des académies et des paysages, et aussi, je dois dire, toute une série d'études sur la cathédrale de Chartres, prodigieux monument pour lequel je ressens le plus profond enthousiasme.

« Mais, 1914... C'était la guerre, la terrible guerre mondiale.



Pendant que l'on tourne l'arrivée au château des trésors des Nibelungen et...



l'appel du héraut pour le départ à la chasse.

« Je fus blessé et c'est alors, au cours d'une convalescence, que je liai connaissance avec le cinéma. Voici dans quelles circonstances : profitant de mes loisirs, je m'étais amusé à écrire quelques scénarios sans aucun but pratique. Un ami les lut et les emporta.

« Quelques jours après, il m'apprenait que mes scénarios avaient été achetés et m'en apportait le prix. Inutile de vous dire qu'aucune de ces œuvres ne parut sous mon nom. L'une, cependant, obtint un certain succès : c'était le *Tombeau Hindou*, qui parut sous le nom de son metteur en scène, Joë May.

« Les hostilités étaient terminées. Un ami commun à M. Erich Pommer et à moi-même, connaissant mes tendances et mes goûts, eut l'idée de me présenter à celui-ci qui était, à l'époque, directeur de la Décla.

« Ce fut avec joie que j'acceptai les propositions de M. Pommer, car non seulement j'étais à peu près sans ressources, mais mon père lui-même avait été ruiné par la guerre.

« A Berlin où j'allai vivre, je me mis aussitôt au travail. Mon premier film fut *Le Rastaquouère* qui obtint un très grand succès ; je réalisai ensuite un film d'aventures : *Le Lac d'Or*, qui n'en eut pas moins.

« C'est ici que se place mon mariage avec Mlle Thea de Harbou, une romancière de grand talent, qui appartient à l'une des plus vieilles familles de l'aristocratie allemande.

« Désormais, j'avais un foyer, le sentiment de ne plus travailler seulement pour moi, mais pour la famille que je venais de fonder. Loin d'interrompre mon activité, cet événement la décupla encore. Je réalisai *Les Trois Lumières*, *Le Docteur Mabuse* et, enfin, la première partie des *Nibelungen*, *La Mort de Siegfried*. Je viens de terminer le second épisode : *La Vengeance de Kriemhild*, qui sera présenté prochainement en Allemagne.

« Dès mon retour à Berlin, je vais m'atteler à un nouveau film de mœurs modernes, *Métropolis*, d'après un roman de ma femme.

— Je vous croyais ennemi de l'adaptation ?

— Vous n'avez pas tort, car le roman et le cinéma sont deux formes de littérature tout à fait distinctes. On peut toutefois mettre un roman au cinéma, à la condition

de lui emprunter simplement le sujet et de le repenser. En ce qui concerne *Métropolis*, Mme Thea de Harbou écrit parallèlement le roman et le scénario du film ; bien des scènes figurent dans l'un, qui ne sont pas dans l'autre, et inversement. *Métropolis* ne sera donc pas une adaptation. »

Je demandai alors à M. Fritz Lang quelques détails sur son genre d'existence. Voyageait-il beaucoup, aimait-il les arts, cultivait-il toujours la peinture, quelles étaient ses préférences artistiques et, surtout, que pensait-il de l'accueil fait par les Parisiens à ce merveilleux *Siegfried*.

— Ma vie se résume en deux mots : je travaille. Je n'ai même pas le temps de faire autre chose que de travailler. J'ai bien fait un voyage de six mois en Amérique, mais c'était un voyage d'études (visites de studios, entretiens avec les metteurs en scène, les artistes, les éditeurs, etc.), rien en tout cas qui ressemble à un voyage de touriste.

« Mes goûts en peinture ? Comme en tous les arts, j'aime les primitifs, c'est pourquoi, chez moi, dans mon intérieur, à côté de quelques œuvres des primitifs allemands, vous pourriez voir des spécimens de la sculpture primitive, chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique du Nord. Il n'y a que la céramique que je ne « sens » pas. J'adore aussi la musique, mais, si ma femme est une excellente exécutante, je ne suis moi-même, à mon très grand regret, que le fervent auditeur des grands maîtres.

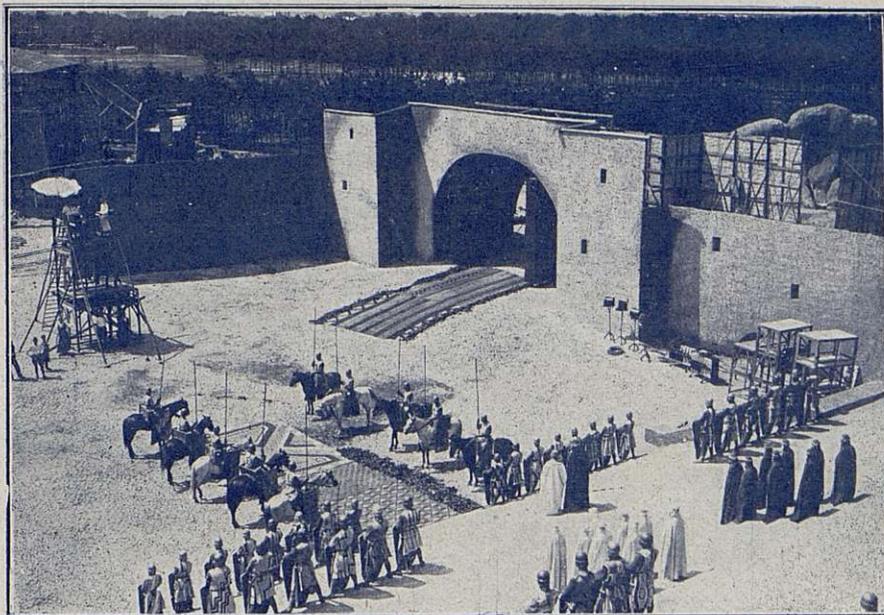
« Quant à mon sentiment sur l'accueil fait en France à *Siegfried*, il se compose de joie et de reconnaissance. Paris seul, je vous l'ai dit, peut accorder à un artiste la véritable consécration en lui donnant le sentiment exact de sa valeur. C'est pourquoi je dis : merci ! du fond du cœur, à tous ceux qui ont si chaleureusement applaudi *Siegfried* ; c'est pourquoi il me tarde passionnément de revenir à Paris leur présenter *La Vengeance de Kriemhild*.

— Ce sera ?

— Pas avant six mois ! »

Quel bonheur pour l'art cinématographique que M. Fritz Lang n'ait pas suivi la carrière paternelle ! Sans doute aurait-il bâti de beaux édifices, mais pour la joie de nos yeux et de notre esprit, il a fait mieux : il a édifié des rêves, et quels beaux rêves !...

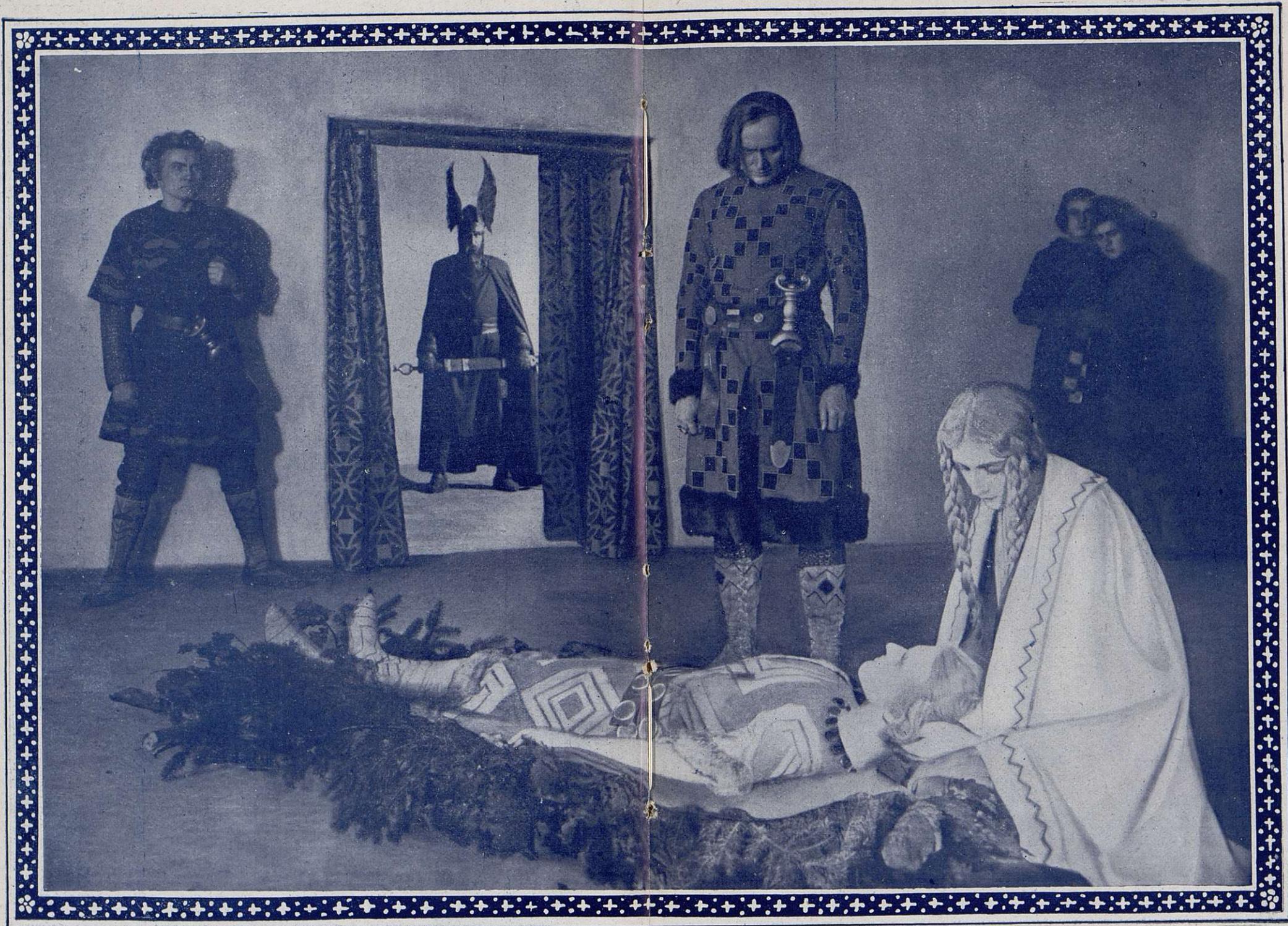
GASTON PHELIP.



Juchés sur un praticable, les opérateurs tournent les scènes de l'escalier de la Basilique et...



...abrités du soleil par une vaste ombrelle, ils prennent un premier plan de Siegfried s'appêtant à combattre le dragon.



*Un tableau d'une composition remarquable tiré de La Mort de Siegfried. Agenouillée, KRIEMHILD pleure son mari ;
debout, à côté, le roi GUNTHER ; dans l'encadrement de la porte, le meurtrier HAGEN*



Une scène du Tourbillon des Ames, le très beau film qui passe actuellement au Mogador. De gauche à droite : ROD LA ROCQUE, VERA REYNOLDS, ROBERT EDESON, JULIA FAYE et RICARDO CORTEZ.



Photo Desrués, Nice
Repos ?... Indolence ?... Travail ?... future collaboration?... Un dîner sur la Côte d'Azur. De gauche à droite : JAQUE-CATELAIN, EVE FRANCIS, la mère de JAQUE-CATELAIN et RENÉ-CLAIRE, le réalisateur du Fantôme du Moulin-Rouge.

LA VIE CORPORATIVE

GARDONS NOS AVANTAGES

ON a récemment présenté à la Presse, aux Directeurs de cinéma et — selon l'usage désormais établi — à une foule d'invités, trop heureux de l'aubaine, un film tout à fait remarquable, réalisé en Amérique, par le metteur en scène allemand Lubitsch et dont, à mon avis, l'interprète le plus expressif est un artiste d'origine française, Adolphe Menjou.

Après cela, quelle est l'exacte nationalité de ce film ? Admettons que ce soit un film américain, puisqu'il est présenté comme tel, admettons-le pour la facilité de la discussion, mais non pas sans faire observer que, dans un film de haute qualité — et c'est précisément le cas — la personnalité du metteur en scène s'impose avec tant d'évidence, avec tant de force, qu'il est bien difficile de la séparer de son œuvre.

Que ce film soit américain ou allemand, peu importe, au surplus. Il est étranger. Or, l'éditeur, fort avisé, qui en a fait la présentation, indique que ce film est l'expression d'une « école nouvelle ».

Une école nouvelle ? Voilà qui mérite considération. Quelles sont donc les caractéristiques de ce film ? Par quoi a-t-il plu, non seulement aux professionnels, mais au public — et au public de la présentation comme au grand public du boulevard, qui lui fait fête au « Caméo » que dirige avec tant de bonheur notre ami Lucien Doublon ?

La caractéristique incontestable de ce film, c'est sa simplicité.

On voudra bien me permettre de rappeler qu'à l'époque où furent présentées ces « grandes machines » qui rassemblaient sans rime ni raison, uniquement pour étonner le spectateur, d'immenses foules gesticulantes, je formulai — là où j'écrivais alors — d'expresses réserves quant à l'emploi, hors de propos, de l'agrément visuel dans la composition d'un film.

De même j'opinai en faveur de la simplicité des moyens, lorsque certaines initiatives de M. Marcel L'Herbier visèrent manifestement à faire prédominer, chez le compositeur de films, la préoccupation de procédés mécaniques de plus en plus com-

pliqués en même temps que la recherche d'impressions esthétiques de plus en plus raffinées.

Car, s'il pouvait être curieux de voir défiler à l'écran, des foules innombrables, et si les expériences et les novations de M. Marcel L'Herbier méritaient l'applaudissement d'une élite, on n'apercevait guère vers quelles fins profitables à l'avenir du cinéma tendaient ces recherches d'agréments complémentaires et inévitablement superficiels. A quoi bon, disions-nous, tant de déplacements décoratifs autour du néant et pense-t-on suppléer, par des ingéniosités de technique, au vide décevant d'un art délibérément étranger à la nature et à la vie ? Le cinéma cessera bientôt d'amuser, d'intéresser le public, s'il ne l'émeut pas de quelque façon, s'il ne le touche pas aux fibres joyeuses ou douloureuses, aux fibres profondes.

Or, cet avertissement, s'il était bon hier, ne l'est certainement pas moins aujourd'hui, et le film de Lubitsch l'atteste avec éclat, puisque c'est précisément la simplicité de ses moyens qui assure son triomphe. Il n'y a là aucune somptuosité de mise en scène, aucune virtuosité de technique. Les appointements de ses interprètes mis à part, il n'a pas dû coûter cher — surtout au pays des dollars. Entre les quatre personnages que fait agir l'animateur du film, l'intrigue fantaisiste et légère, ironique et spirituelle d'un scénario clair et logique, se noue et se dénoue avec une aisance parfaite. Et les titres, peu nombreux, paraissent, en vérité, superflus tant sont expressifs les monologues ou dialogues muets des premiers plans.

Donc, le film est incontestablement digne du succès qui l'accueille.

Mais, doit-on le considérer comme la première manifestation d'une école nouvelle ?

Eh bien, non. Car nous avons le droit de dire, sans nous arrêter à l'origine du film, non plus qu'à la nationalité de son metteur en scène, que toutes ses caractéristiques sont essentiellement françaises. Cette école nouvelle dont on nous parle, c'est tout simplement celle qui a pris naissance

et s'est développée en France, par réaction contre la pauvreté intellectuelle du film à grand spectacle ou à trépidantes poursuites, dont l'étranger nous inondait. Le tempérament français a réagi. Il a réclamé quelque chose de plus qu'un banal spectacle pour les yeux et même quelque chose de plus qu'un agréable passe-temps de l'esprit. Ainsi le comprennent nos metteurs en scène — du moins certains d'entre eux qui prenaient conscience des destinées vraiment nobles de l'art nouveau et ne consentaient pas à en faire une sorte de guignol perfectionné. Je ne citerai pas de noms, il suffira de faire appel aux souvenirs de quiconque a suivi la production cinématographique française depuis la guerre — car il est entendu que le cinéma d'avant-guerre ne vaut qu'à titre de curiosité. C'est la production française de ces dernières années qui a fait l'effort d'exprimer l'âme des personnages d'un film. C'est la production française qui s'est donné pour tâche de traduire par le langage vibrant de la lumière, les sentiments naturels de l'humanité. Telle est la vérité. Ne le laissons pas prescrire. Et continuons dans cette voie : gardons nos avantages.

PAUL DE LA BORIE.

SCÉNARIOS

SURCOUF

8^e Chapitre : La réponse de Bonaparte

La *Confiance* vient d'arriver en rade de Portsmouth. Surcouf, accompagné par le général Bruce, se rend auprès de Pitt, qui lit alors la réponse de Bonaparte: « Si les corsaires bretons ne sont pas remis en liberté, deux cents des notables anglais retenus en France seront exécutés. » Cette réponse brève, mais suffisante, fait signer la grâce.

L'aube s'est levée; dans la prison, les potences sont dressées, et les captifs ont déjà la corde au cou lorsque le général et Surcouf apparaissent, portant la libération.

A Saint-Malo, Jacques Morel continue ses manœuvres auprès de Marie-Catherine. Un soir, une main se pose sur lui: c'est Surcouf ! Pris de terreur, Morel avoue son crime. Vite on se précipite au secours de Madiana. Tagore est tué, mais la jeune femme, en un geste imprévu, se poignarde, car, dit-elle en mourant: « Le bonheur n'est plus possible entre nous trois. » Et c'est elle-même qui unit les mains de Surcouf et de Marie-Catherine. De son côté, Jacques Morel, pris de remords, se jette du haut d'une falaise.

Tandis que Marcof s'est enfoncé dans sa douleur, incliné sur une tombe fraîchement creusée, Surcouf a repris ses exploits avec plus de courage encore, car il sait qu'il laisse au pays des cœurs qui l'aiment et sa femme Marie-Catherine, qui l'attend.

LE STIGMATE

5^e Chapitre : La Mère prodigue

Vers quel refuge assez sûr pouvait fuir Geneviève? Il ne lui restait qu'à retourner au hameau. De son côté, Irène, connaissant la fugue de la petite, pensa, elle aussi, qu'elle devait être revenue à la ferme. Cette même idée vint à l'esprit de Lewis Johnson lorsque, arrivant à la villa cambriolée, il constata la disparition de sa fille. Il résolut de partir à sa recherche dès que Coursan serait prêt à l'accompagner. Ni Lewis ni Irène ne s'étaient trompés. Seulement, Irène était arrivée la première et avait emporté l'enfant. Lewis Johnson et Coursan croisèrent son auto et lui firent signe de s'arrêter. Loin de ralentir, Irène accéléra l'allure et ce qui devait arriver arriva: l'éclatement des pneus avant fit faire à sa voiture une terrible embardée. Les deux voyageuses furent précipitées dans le ravin. Par un reste d'instinct maternel venu du fond de son être, Irène étendit les bras pour préserver l'enfant. Geneviève fut retirée sauve des décombres, tandis qu'Irène était blessée, sans doute mortellement, et transportée dans une clinique.

Auparavant, l'inspecteur Coursan avait abandonné Gidard pour s'attacher aux pas de Mahmoud Khan et de sa favorite. Habile en l'art du camouflage, il était maintenant ce vieux rond-de-cuir du bureau de la « Celeritas-Securitas ». Il guettait patiemment l'arrivée du faux pacha. Celui-ci se présenta en effet pour encaisser les deux millions pour lesquels étaient assurés les faux bijoux volés pendant la fête persane de l'Iren's. Dès qu'il eut signé toutes les pièces attestant la valeur des bijoux, c'est-à-dire dès qu'il n'y eut plus de doute sur la tentative d'escroquerie. Coursan se démasqua et mit la main sur l'imposteur. Aussi bien, celui-ci avait-il une série de délits sur la conscience, le cambriolage de la villa de M. La Comble entre autres, puisqu'on trouva chez lui tous les objets précieux que le vieux peintre avait collectionnés. On sait que le policier voulait faire coup double. Restait donc pour lui le couple Gidard-Nordier. Nordier venait d'être relâché, les preuves contre lui n'étant pas jugées suffisantes. Mais, pendant sa brève captivité, Nordier avait eu le temps de recueillir, de la bouche d'un compagnon de cellule, l'indication d'un joli coup à faire et fructueux. Il avait appris que le train 23 porterait le surlendemain des caisses d'or que les Anglais envoyaient à Brindisi. Il fallait faire dérailler le rapide et profiter du désordre causé par la catastrophe pour s'emparer du trésor. Nordier apporta à Gidard le plan de cette nouvelle affaire et tous deux se mirent à étudier les moyens de la réaliser.

Petit Vade-Mecum à l'usage des apprentis scénaristes

John Gilbert, qui est un des meilleurs artistes du cinéma américain, et aussi, à ses heures, un excellent metteur en scène, s'est amusé à rédiger un spirituel « vade-mecum » à l'usage des amateurs scénaristes.

Voici, d'après lui, les différents sujets de scénarios que doit toujours avoir dans sa poche l'apprenti scénariste :

1° « Courses de Chevaux ». — Le héros est engagé dans le grand Derby pour sauver sa famille de la ruine. Il est enlevé par ses rivaux quelques minutes avant le signal de départ. Sa douce fiancée, qui n'est jamais montée que sur les chevaux de bois, conduit le pur sang indomptable au poteau et à la victoire. Mariage.

2° « La régénération du Brigand ». — « Dangerous Dick », la terreur du comté de la « terre jaune », celui qui dévalise les banques, arrête les diligences, et descend les « sheriffs » à chaque coup de sa Winchester, est poursuivi par un régiment de cow-boys, acharnés à sa capture. Il cherche asile dans une école de village dont la jolie institutrice lui fait la morale pendant que ses poursuivants le cherchent dans tout le pays. Montés sur le même cheval, dans la splendeur du soleil couchant, « Dangerous Dick » et la jolie institutrice s'éloignent au petit trot vers des lieux plus calmes où ils trouveront le bonheur. Mariage.

3° « La jeune imprudente ». — Des jeunes filles, ivres de « jazz-band » et de flirt, dansent jusqu'à l'aube et prennent des bains à minuit, en compagnie de jeunes pirates de la meilleure société.

La belle imprudente consent à suivre le riche célibataire débauché, dans son appartement, pour admirer sa collection de « chewing-gums » solidifiés. Elle s'aperçoit, une fois la porte fermée à clef, qu'elle n'a plus envie de mal tourner.

Au moment où elle va s'abandonner, après une lutte farouche (déshabillage progressif), à l'étreinte du célibataire riche et débauché, elle est sauvée par le jeune héros mal habillé qui ne fume pas, ne boit pas et lit la Bible. Mariage.

4° « La Puissance de l'Enfant ». — Un couple de jeunes mariés qui se désagrège ; la femme (ou le mari) est sur le point d'être infidèle à son mari (ou à sa femme). Elle (ou il) est ramenée au sentiment du devoir par la dernière crise de coliques de leur enfant commun...

5° « L'Erreur Judiciaire ». — Le héros, jeune travailleur courageux, est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis. Il garde le silence pour sauver l'honneur du frère de la jeune fille qui l'aime. Jugé et condamné, il va être pendu, lorsque sa bien-aimée arrive à cheval, en auto ou à pied, et déclare que son regretté frère, qui vient d'être écrasé par un train de marchandises, a avoué, avant de mourir, être l'auteur du crime. Mariage.

6° « La vocation du Campagnard ». — Le héros, jeune paysan dévoué, pour sauver ses parents,

débiteurs de l'homme le plus riche du village et prétendant à la main de la pauvre et jolie paysanne, prend le train pour New-York. Il fait sensation (sur la scène, le ring ou l'écran, d'après ses talents), gagne 10.000 dollars par jour et revient au village pour empêcher les huissiers d'expulser sa famille et le richard d'épouser sa petite amie. Mariage.

7° Scénario à Grand Spectacle. — La belle princesse, fille du roi de n'importe quel pays, aime le brillant capitaine des gardes. Le roi (de quoi se mêle-t-il ?) veut la marier à un riche financier au-



JOHN GILBERT et ESTELLE TAYLOR qui furent le Dantès et la Dolorès du Comte de Monte-Cristo tourné en Amérique il y a quelques années

quel il doit de l'argent. Le brillant capitaine découvre un complot tramé par le riche financier pour détrôner le roi, apprend que sa mère avait flirté outrageusement avec un prince de sang royal, épouse la princesse et gagne ainsi le droit d'avoir son effigie reproduite sur les jeux de cartes.

Ajoutez des armées, des châteaux et des scènes d'orgies, selon les moyens du commanditaire.

8° Scénario à Super-Grand Spectacle. — Faites un brillant mélange des sept scénarios précédents, ajoutez-y des vues d'enfants suçant leurs doigts de pied, des chiens fidèles ou des jeunes chats pour vous assurer la sympathie des âmes tendres, tournez quatre ou cinq bobines de longueur anormale. Vous pourrez alors vous prétendre l'égal de Griffith.

JOHN GILBERT.

Où les Acteurs de Cinéma puisent leur inspiration

Le comédien doit-il éprouver véritablement, ou simplement simuler, les sentiments qu'il exprime ?... La controverse n'a pas précisément l'attrait de la nouveauté, puisqu'elle fournit déjà à Diderot l'occasion d'écrire un petit livre sur ce sujet : *le Paradoxe sur le Comédien*, que tout acteur devrait avoir lu.

Récemment, alors qu'on tournait des « bouts d'essais » dans un studio, quelques jeunes figurantes étaient essayées par un metteur en scène, dans une scène très dramatique d'un rôle de premier plan. La si-



CHARLIE CHAPLIN

tuation était celle-ci : une mère rentre de son travail et trouve sa maison en flammes ; elle va se précipiter au secours de ses enfants, mais un barrage de sécurité est établi et on ne la laisse pas pénétrer dans l'habitation en proie au fléau, alors, elle reste là, dans l'incertitude du sort de ses enfants, se lamentant de désespoir. On fit jouer la scène par toutes les figurantes afin de décider laquelle serait apte à mieux jouer ce rôle et, tandis que les unes, plus contenues, plus modérées, remuaient à peine et se contentaient d'un long regard interrogateur, les autres gesticulaient affreusement, agitant leurs bras en tous sens, roulant leurs yeux exorbités, secouant convulsivement leurs

poitrines, et s'effondraient finalement dans un désespoir qui atteignait à toute la grandeur tragique d'une crise de *delirium tremens*.

On eut recours alors à une comédienne spécialisée dans les rôles de composition, qui s'affirma tout de suite très supérieure aux précédentes, et se vit décerner le rôle. C'est que son jeu avait la simplicité, la modération des premières et la puissance, l'intensité des secondes.

Le metteur en scène que je ne puis nommer, mais que vous connaissez bien pourtant, nous déclara ensuite : « Il y a trois sortes d'interprétation cinématographique, parlant, trois sortes de comédiens. Les premiers pensent qu'interprétation signifie artifices, ils jouent mélo, ils jouent, et cela saute aux yeux du spectateur le moins perspicace ; sans doute, puisent-ils leur inspiration dans les romans-feuilletons et la littérature à bon marché. Les seconds sont à l'extrême des premiers ; ce sont des copistes, des imitateurs de sang-froid, des simulateurs et non des artistes, leurs effets ne portent pas, car ils se bornent à reproduire fidèlement, à singer les gestes qu'ils ont vu faire à d'autres personnes dans une situation analogue. Les derniers enfin, les vrais comédiens, sont ceux dont le jeu est fait d'un judicieux mélange d'exactitude et d'imagination.

« Les uns jouent avec leurs nerfs, les autres jouent de mémoire, les derniers jouent avec leur cœur et leur intelligence. Les uns en font toujours de trop, les autres n'en font jamais assez, les derniers font toujours juste ce qu'il faut pour être humains et vrais, et ceux-là, seuls, sont de véritables artistes. »

L'interprétation, prise dans son sens le plus haut, étant moitié don naturel, moitié étude et métier, les artistes vont donc puiser à des sources bien différentes, l'inspiration qui leur permet d'animer leurs personnages, souvent si variés et si différents. Et si l'on excepte les grandes personnalités de l'écran : Henry Krauss, Mosjoukine, de Féraudy, Chaplin, Nazimova, Milowanoff, les créations sont le reflet de leur « moi » — on se demande parfois où ils puisent ces regards, ces gestes, ces élans intérieurs, par quoi ils animent quantité de personnages ?

La lecture les aide certainement beaucoup à augmenter, à élargir et à diversifier leur

jeu. Ils trouvent dans le roman des situations continuellement renouvelées, des conflits de sentiments toujours différents quant à leurs rapports, des émotions encore insoupçonnées et, en les étudiant avec attention, ils arrivent à augmenter considérablement les cordes sensibles de leur clavier muet. Il est donc d'un grand intérêt de connaître les auteurs préférés des principaux acteurs de l'écran.

Douglas reconnaît devoir beaucoup à la lecture et il reconnaît avoir emprunté, à O.-S. Marden, Roosevelt et Emerson leur philosophie optimiste et souriante, à Shakespeare sa poésie, et à Fenimore Cooper, Walter Scott et Alexandre Dumas leur goût des aventures.

Mary Pickford a lu, il y a peu de temps, Molière, Gustave Flaubert et Théophile Gautier, dans le texte français, et elle relit continuellement, pour bien s'imprégner l'esprit de leur poésie et de leur philosophie, les œuvres de Shakespeare, les *Premiers Principes*, d'Herbert Spencer, et *Au Diapason de l'Infini*.

Charles Chaplin lit moins, dit-il, par amusement que par nécessité d'information et besoin de documentation. Un journal américain nous apprend qu'il a lu dernièrement le théâtre complet des auteurs anglais, allemands et scandinaves ; Schnitzler, Sudermann, Oscar Wilde, Sir Arthur Pinero, H.-A. Jones et Ibsen. L'influence de ce dernier se faisait certainement sentir dans *l'Opinion Publique*. Il a pris aussi un vif intérêt aux romans de Knut Hamsun : *Victoria*, *Un vagabond joue en sourdine* et *La Faim*. Il a également commencé la lecture d'une histoire de la science en douze volumes et s'était précédemment intéressé à *l'Esquisse de l'Histoire*, de H. G. Wells.

Van Daële aime intensément les auteurs anglo-américains modernes, tels que Jack London, Joseph Conrad et Thomas Hardy.

Nazimova est férue de d'Annunzio, de Tourgueniev, de Pierre Loti, de Pierre Louys et de Théophile Gautier, dont elle se réserve de tourner un jour le *Roman de la Momie*.

Gabriel de Gravone professe un culte véritable pour Georges de Porto-Riche, dont il a joué toutes les pièces, d'*Amoureuse* à *l'Infidèle*, en passant par *Le Vieil Homme* et *Le Passé*.

Dans la bibliothèque de Lilian Gish, on trouve la *Révolte des Anges*, d'Anatole France, *Jean-Christophe*, de Romain Rol-

land, *Le Retour à Mathusalem*, de G.-B. Shaw et... *La Case de l'Oncle Tom*.

Eve Francis a un culte pour les poètes : Rimbaud, Mallarmé, Claudel et Verhaeren — dont, soit dit en passant, Séverin-Mars savait bien vingt mille vers par cœur.

Mabel Normand, la fantaisiste des Mack-Sennett-Comedy, passe d'agréables heures avec Romain Rolland, Joseph Conrad, Walt Whitman et, fait inattendu, Freud et Nietzsche.

Aussi bien que la lecture, l'observation d'après nature peut fournir aux interprètes



LILIAN GISH

des indications précieuses. Dorothy Gish, qui en est une fervente adepte, déclarait dernièrement à un de nos confrères : « Souvent, je lis dans les journaux des récits d'accident et voudrais avoir pu me trouver sur les lieux, pour voir de quelle manière les gens se sont comportés. Un jour ce hasard tant attendu se produisit. Je sortais de l'ascenseur d'un « building » de New-York, quand j'entendis un coup de feu. Mon premier mouvement fut de sortir en hâte de cet immeuble, mais, à peine en avais-je franchi la porte, que je me décidai à revenir sur mes pas pour voir ce qui allait se produire. A ce moment, deux autres coups de feu retentirent. Un homme avait tué une

femme, là, tout près de moi, et ceux qui, comme moi, se trouvaient autour d'eux, ne se comportaient pas du tout comme je l'aurais cru. Quelques-uns s'éloignaient nerveusement, mais la plupart d'entre eux agirent à peu près comme s'ils étaient muets. Je crois, d'ailleurs, que nous aurions fort peu de succès à l'écran si nous nous comportions de la sorte dans une scène identique... Evidemment, ce n'est là qu'un exemple pris au hasard, mais je le crois typique. Les gens, dans l'existence de tous les jours, ne montrent guère d'émotion, même dans les circonstances dramatiques. »

Et Lillian Gish aussitôt d'émettre l'opinion contraire: « Neuf fois sur dix, les choses se passent comme le dit Dorothy, mais à la dixième, il se peut fort bien que vous surpreniez quelque détail intéressant. C'est ainsi que, dernièrement, en visitant un tribunal et en observant les pauvres filles qu'on y jugeait, j'ai appris quelques petites choses intéressantes sur la nature humaine et la façon dont elle s'exprime. La plupart d'entre elles sont mornes et renfrognées, mais de temps à autre, en vient une qui, immédiatement, éveille la sympathie. Il peut y avoir quelque chose de plaintif dans son expression ou quelque petit geste de découragement ou de désespoir qui vous étirent. De telles petites tranches de vie sont précieuses pour nous, interprètes, car elles font que notre jeu, par la suite, sera plus convaincant. »

Et n'a-t-on pas vu un acteur américain faire un séjour de plusieurs jours à la prison de Sing-Sing pour mieux entrer dans la peau de son rôle, qui, en l'occurrence, était un reclus de droit commun.

JUAN ARROY.

LYON

Boum... voilà.

S'il faut en croire les dernières présentations des films que nous verrons dans le courant de la saison, ladite saison s'annonce comme devant être brillante. Citons par ordre : *Le Fantôme du Moulin Rouge*, *Le Trésor*, avec Werner Krauss ; *América*, de Griffith ; *Maison de Poupée*, avec Nazimova ; *Visages d'Enfants*, de Jacques Feyder ; *L'Affiche*, de Jean Epstein.

Parmi les films de moindre importance, un film de Tom Mix, *Le Héros Diabolique* ; *Amours de Reine* ; *La nuit de la Revanche*, qui nous permettra de voir une fois de plus Léon Mathot, etc.

Espérons que ces films ne gêneront pas la sortie de tous ceux qui attendent leur tour, ou plutôt que les cinéphiles attendent depuis de longs mois ; ceux qui arrivent ici, dernière étape de leur carrière, pour y « mériter leur trépas » comme chantait l'autre !

Nous en reparlerons bientôt.

ALBERT MONTEZ.

Courrier des Studios

Aux Cinéromans

— Après avoir pris un repos largement mérité, René Leprince vient de rentrer à Paris, où il poursuit la préparation de *Fanfan la Tulipe*, le prochain cinéroman qu'il réalisera pour la Société des Cinéromans. Tandis que ses assistants se préoccupent de rechercher les décors et les sites particulièrement variés dans lesquels se déroulera le cinéroman, René Leprince choisit ses interprètes.

Nous avons déjà dit que le principal rôle serait interprété par Aimé Simon-Girard, qui, sous la figure de Fanfan la Tulipe, va nous apparaître très différent de ce que nous l'ont montré les héros qu'il incarne précédemment, et ce nous sera un nouveau plaisir que d'applaudir à la diversité de talent du remarquable acteur que s'est attaché la Société des Cinéromans.

Avec Aimé Simon-Girard, Paul Guidé sera le chevalier Lurbeck ; Guillène, de la Comédie-Française ; Louis XV. Pierre de Guingand, le sympathique de Gonzague du *Vert-Galant*, sera le marquis d'Aurilly ; à Cervières est échu le rôle de Pier-à-bras tandis que Jean Perrières évoquera M. Favart.

Nous avons fait prévoir qu'une des principales héroïnes du *Vert-Galant* tiendrait un des rôles principaux.

En effet, c'est à Renée Héribel que la Société des Cinéromans a confié le soin d'animer l'héroïne principale, Mme Favart. Simone Vaudry sera Perrette et Ninon Gilles Mme Steinberghe.

Parmi les rôles nombreux qui restent à attribuer, il en est deux particulièrement intéressants à faire revivre : le maréchal de Saxe et la Pompadour. Qui sera la Pompadour ?

— Sans arrêt, Henri Desfontaines poursuit, au studio de Joinville, la réalisation du *Sang des Aïeux*. Image par image, le réalisateur nous fait assister aux événements sensationnels qui déchainent dans les Balkans la plus terrible des guerres et les plus violentes passions. Desfontaines tourne en ce moment avec toute sa troupe qui, ainsi que nous l'avons dit, ne comprend que des vedettes aimées de tous.

— Dans un autre coin du studio, Luitz-Morat anime l'œuvre puissante de Paul Hervieu, *La Course du Flambeau*, une des pièces les plus émouvantes du théâtre moderne. Cette semaine, Mendaille et Germaine Dermoz ont vécu les heures douloureuses que connaissent Stangy et la pauvre Sabine, déchirée entre son devoir et ses sentiments. Le réalisateur de *Surcouf* nous dit avec quelle joie il tourne cette puissante tragédie moderne dans laquelle se déroule le plus émouvant des conflits.

— Henri Fescourt travaille sans arrêt et ne nous envoie que de rares nouvelles. C'est donc que tout est pour le mieux et que, favorisé par un temps exceptionnel, l'animateur des *Misérables*, préoccupé par son travail, n'a même pas le temps de nous faire savoir où il en est. Nous savons seulement qu'il est enchanté de ses débuts et qu'il ne néglige rien pour mener à bonne fin la tâche écrasante qui lui a été confiée.

« Cinémagazine » est à la disposition de MM. les Directeurs français ou étrangers pour les renseigner sur les productions dont il n'aurait pas été parlé dans ses colonnes. A toute demande, joindre un timbre pour la réponse.

Réflexions à propos de l'Initiation Cinégraphique

Il n'est pas de fervent du cinéma qui n'ait été au moins une fois agacé par les critiques de ses voisins. Je ne parle pas des remarques telles que celles que j'ai entendues à Marivaux, pendant la scène où Modot et ses compagnons se défendent contre les loups — « Et moi je te dis que ce sont des chiens ! » — qui dénotent un esprit un peu primitif encore qu'hostile au cinéma ; ceux-là sont de ceux pour qui cinéma et truquage sont synonymes. Je fais seulement grief à certaines gens de dire automatiquement : « C'est idiot ! » dès qu'ils ne comprennent plus. Le cinéma est un art trop jeune pour donner des productions incompréhensibles ; que si cette appréciation a été portée par des personnes qui, pour leur premier film sont allés voir un film sans sous-titres, je leur reprocherai de n'avoir pas commencé par le commencement. Car, ici comme ailleurs, il y a une éducation de la sensibilité et de l'intelligence à faire.

Cette double éducation est l'œuvre du réalisateur ; c'est à lui qu'il appartient de révéler au public ce que celui-ci sent ou pressent seulement. Quand Léon Poirier a réalisé *Jocelyn*, la plupart des spectateurs qui ne furent voir le film que pour le critiquer ou pour le comparer au poème — comme si l'on pouvait comparer ceci à cela ! — revinrent convertis à la cause de l'écran : Poirier leur avait montré comment l'image peut rendre les intentions les plus secrètes d'un poète.

C'est là, en effet, que réside tout l'art cinégraphique : extérioriser et animer le travail subconscient, perpétuel de la pensée humaine.

L'homme ne pense pas autrement que par images. Et cette forme de pensée est tellement habituelle qu'il ne s'en aperçoit pas ; dans le tourbillon des associations d'idées où l'imagination l'entraîne, il est incapable d'isoler une seule des images qui passent : il n'en a pas le temps. C'est le cinéaste qui se livrera à ce travail d'abstraction et qui jettera en pleine lumière, en lui donnant une valeur propre, une vie indépendante, l'image visuelle de la pensée. C'est lui, par suite, qui rétablira avec les éléments les plus caractéristiques qu'il aura dégagés, la continuité de l'œuvre cérébrale et qui fera, se-

lon son génie, apparaître le lien qui existe entre des images dont nous échappons la succession logique.

Vous voyez avec quelle vérité Mosjoukine traite la scène du rêve par laquelle commence le *Brasier ardent* ; en un tournoisement d'images disparates et dont, cependant, l'une amorce l'autre, il a exprimé tout ce qu'un cauchemar peut contenir d'hallucinant, d'irréel et d'absurde. Et voyez comme la suite du film s'adapte aux scènes du début, les recompose dans le domaine restreint de la vie.

J'en dirai autant des productions de René Clair, où le cérébral domine, soutenu par une merveilleuse imagination qui l'anime du plus rare des mouvements.

On voit combien cette méthode est éloignée du procédé. Le procédé, c'est *Caligari* ; on ne m'émeuvra pas en plaçant des personnages réels dans un décor irréel : la ficelle est trop grossière. On touchera l'émotivité du public et l'on éduquera peu à peu ses yeux et sa compréhension en lui montrant des films qui présentent une certaine *plausibilité* ; la fantaisie ni l'imagination ne sont incompatibles avec une logique élémentaire.

Et il faut cela pour que le cinéma soit un art vrai.

LOUIS DURIEUX.

GRECE

— Mosjoukine devient l'enfant gâtée en Grèce depuis sa première apparition dans *Justice d'abord*.

Depuis, on a présenté toute une série de ses films, soit : *La Maison du Mystère*, *L'Angoissante Aventure*, *Le Brasier Ardent* et, dernièrement, *Les Ombres qui passent*.

Andrée Brabant a été également admirée dans ce dernier film, par son jeu juvénile et pourtant plein de maîtrise.

Mosjoukine, par son talent si divers et sa physionomie si mobile et expressive, a su captiver tout le monde cinéophile.

— Melchior est également apprécié, mais ce n'est pas, sûrement, *La Voix du Lac*, film médiocre et archi-vieux qui le rendra plus célèbre qu'il n'a été par *L'Atlantide* !

— La création d'un petit bureau provisoire de la « Paramount » et l'activité de son agent, M. Stephens ont fait que l'on annonce pour la semaine prochaine, trois films de cette maison : *Arènes Sanglantes*, au Splendid ; *Hollywood*, au Ciné-Mondial ; *Chaste et Flétrie*, à Attikon, et l'on annonce également : *Zaza*, *Le Cœur nous trompe*, *Le Droit d'aimer*, *Salammô*, *Le Lion des Mogols* et *Le Voleur de Bagdad*.

VIP.

Libres Propos

Généralisations fausses

M. André Négis, dans le Petit Provençal, a un jour déploré la façon dont on présente les journalistes sur l'écran. On les y montre le plus souvent odieux et ridicules. Il est exact qu'une fraction très importante de journalistes est composée de braves gens, et scrupuleux, et, comme dit notre confrère, qu'ils y ont d'autant plus de mérite que leur profession est hérissée de tentations. Mais faut-il se fâcher ? Les cheminots, à cause de certaines scènes de la Roue, s'étaient déclarés mécontents, mais ce n'est point généraliser que de montrer certains types, dans une œuvre littéraire ou artistique ou à prétentions artistiques. Si un film affirmait l'immoralité de tous les journalistes, on pourrait en noter la fausseté avec virulence, mais un personnage n'insulte pas tous ceux qui exercent son métier. Où irions-nous si le cinéma ne pouvait présenter de types mauvais, choisis dans une corporation ? On assiste en ce moment à une protestation, par exemple, contre la Terre des prêtres, un roman de M. Yves Lefebvre et, à ce propos, M. Pierre Mille écrit : « Je désire savoir si je puis inventer, comme l'a fait M. Yves Lefebvre, pour un membre du clergé imaginaire ; un ingénieur qui, se trompant dans ses calculs pour la construction d'un pont, est la cause d'un accident de chemin de fer, sans être traduit pour diffamation, devant les juges de mon pays, par tous les ingénieurs de France. Je désire savoir si je puis, comme l'a fait Alphonse Daudet, sans inconvénients, dans Le Nabab, mettre en scène un député dont la fortune ne viendrait pas de sources absolument pures, sans que tous les parlementaires, ligués, me demandent des dommages-intérêts. » Et l'auteur de Barnavaux, un des deux ou trois grands conteurs d'aujourd'hui, citant des exemples du même genre, puis conclut : « Sans quoi nous n'avons plus qu'à fermer boutique, moi et mes confrères, et à devenir, comme Figaro, domestiques chez le comte Almaviva. » Vous me direz que le cinéma n'est point littéraire, et que certains film-meurs serviraient mieux Almaviva qu'ils

Nouvelles de Pologne

De notre correspondant particulier.

— Le mouvement cinématographique devient de jour en jour plus actif en Pologne. On vient de construire plusieurs salles de spectacle à Varsovie et à Lodz. A Varsovie, on a ouvert il y a quelque temps la plus belle et la plus spacieuse salle de la capitale : le « Splendid ». Les décors en sont tenus dans le style néo-égyptien. Les premiers programmes étaient composés de *Unkas, le dernier des Mohicans*, de Maurice Tourneur, *L'Amant royal*, de Robert Vignola, avec Marion Davies et Stanley Forrest, *La Maison du Mystère*, le roman-cinéma de Volkoff, et, enfin, le chef-d'œuvre de Henry Russell, *La Terre promise*.

— La semaine dernière, le *Komedja* présentait *Le Prince charmant*, de Tourjansky, et *La Dame du Casino*.

— A Lodz, le Lima a acheté l'ancienne salle Urania et y a aménagé un petit ciné assez élégant. Premiers programmes : *Dans les prairies d'Amérique*, *Chi-Chou-Chan*, *La Huitième Femme de Barbe-Bleue*, avec Gloria Swanson, et *Le Tour du Monde en 18 jours*.

— On vient de présenter au public le deuxième film polonais de la production 1925. Le premier était un film patriotique tourné par une société de Poznanie. Le second est une comédie réalisée par la société varsoivienne Leo Forbert : *Les Rivaux* (Rywale). Le scénario en fut écrit par Henri Tom et a été mis en scène par Séverin Steinwurz. Cette production varie entre la petite comédie et le type bien américain du burlesque « casse-cou ». A part quelques moments très vulgaires, la comédie est très amusante et possède beaucoup de « gags » bien réussis. Les interprètes en sont Antoine Fertner, dont la mimique ressemble étonnamment à celle de Roscoe Arbuckle, Eugène Bodo et Elna Gistedt. Seule la photo laisse beaucoup à désirer.

— La presse annonce que la « Ligue contre la prostitution », à Berlin, a présenté sous ses auspices, le film polonais *De ce que l'on ne dit pas* (O czym sie nie mowi), interprété par Hedvige Smosarska et Casimir Justian. Cette bande, qui date de fin 1924, est pleine de faits vraiment touchants et le succès qu'elle remporte à Berlin est bien mérité. On a projeté dernièrement un film de Siegmund Breitbart, appelé en Allemagne : *Le Roi du Fer*. Breitbart est un des rares originaires de Lodz qui aient fait une carrière à l'étranger. Cet athlète donne, à présent, des représentations au cirque de Varsovie. Breitbart a une force extraordinaire et peut faire la fortune de plus d'un directeur de cirque, mais, malheureusement, sa mimique est vraiment déplorable et son dernier film n'avait aucune des qualités que l'on demande d'habitude à une bonne bande cinématographique. Le public ne va pas au cinéma pour voir Breitbart qui, sur une scène de music-hall, casse entre ses dents des chaînes de fer ou plie sur son genou des barres d'acier. Il y a peu de temps, Breitbart est venu rendre visite à sa ville natale et tenta de se suicider au cimetière, pour causes inconnues ; heureusement son frère cadet l'a surpris à temps et a empêché le malheur.

(Voir la suite page 75)

ne servent l'écran. Il n'importe. Parmi eux se classent de véritables artistes. Laissons-les travailler en paix, et tâchons de ne pas les interpréter de travers.

LUCIEN WAHL.

Henri Fescourt nous parle des « Misérables »

L'ADAPTATION à l'écran des *Misérables*, de Victor-Hugo, ne pouvait nous laisser indifférents. Aussi, sommes-nous allés demander quelques précisions au réalisateur Henri Fescourt à qui a été confiée cette réalisation écrasante.

« Vous connaissez, nous dit l'animateur des *Grands*, mes théories sur l'adaptation des œuvres littéraires à l'écran. Ce qui les domine, ce que je place par-dessus tout, c'est la pensée de l'auteur qui, à mon avis, doit guider et dominer sans cesse l'adaptation. Ce respect, je l'ai toujours poussé jusqu'au scrupule, mais, quand il s'agit d'une œuvre comme *Les Misérables*, d'un esprit tel que celui de Victor Hugo, ce sentiment devient une véritable vénération et vous devez comprendre avec quelle émotion, avec quelle fidélité, je vais m'efforcer d'animer cette fresque vivante, palpitante, d'une humanité supérieure et qui exalte les plus beaux sentiments qui soient au cœur des hommes...

—

— La pensée de Victor Hugo sera donc respectée avec ferveur. Je m'efforce

de m'imprégner de cet esprit de lumière et de clarté souveraine dans lequel il conçut son œuvre, qui la baigne d'un bout à l'autre et est, en quelque sorte, le rayon-



Jean Valjean (GABRIEL GABRIO)

nement de l'âme exceptionnelle qui l'a vécue. Car, tout en racontant une histoire passionnante, Victor Hugo s'est proposé un but plus élevé encore : celui d'ouvrir le chemin des cœurs, d'en faire jaillir la grande source consolante de la pitié humaine. Son évocation intense de toutes les misères de la vie, celles des faibles comme des forts, est faite avec une telle émotion, une sincérité si compréhensible, qu'à notre tour, nous sommes pris, notre cœur s'ouvre plus largement et nos larmes, notre émotion disent que le poète a frappé où il fallait et nous a laissés plus grands qu'il nous avait pris. *Les Misérables* ne sont pas seulement le récit de belles aventures, mais la grande épopée de la souffrance humaine...

— ...
— Le film suivra donc le roman, les scènes et leur enchaînement affecteront, tout comme lui, la forme narrative indispensable, mais elles seront traitées, vues, présentées de telle sorte que l'esprit s'en



photo G.-L. Manuel frères

JEAN TOULOUT
Vintériste du rôle de Javert

dégage, que tout ce qui est intérieur vive intensément, et que la pensée du poète, qui anime les mots qui *disent*, vienne animer aussi fortement l'image qui *montre*.

— L'interprétation, vous la connaissez, et *Cinémagazine* en a déjà entretenu ses lecteurs dans ses colonnes. Gabriel Gabrio, qui fut un si consciencieux animateur dans ma précédente production, *Un Fils d'Amérique*, incarnera Jean Valjean, rôle écrasant s'il en fut ! Jean Toulout, en Javert, fera une rentrée depuis longtemps atten-



Fantine (JACQUELINE BLANC)

due par le public qui a pu juger de son talent au cours de nombreuses créations. Saillard donnera tout son relief, tout son saisissant réalisme au personnage de Thénardier; la touchante Fantine revivra sous les traits de Jacqueline Blanc, si remarquée dans *Mandrin* et dans *Surcouf*. Andrée Rolane sera Cosette enfant, et devra mener, vous le savez, des scènes de grande importance. Enfin, Nivette-Saillard animera Eponine, tandis que Renée Carl burinera la Thénardier, et Paul Jorge retracera de Monseigneur Bienvenu la silhouette vénérable. Si j'ajoute les noms de Mme Roche, de Maillard qui sera Gille-normand, je crois vous avoir dévoilé ma

distribution actuellement *officielle*. Qui sera Marius, Cosette jeune fille, Enjolras, Gavroche, tout cela vous le saurez dans la suite, et *Cinémagazine* n'en sera pas le dernier informé, soyez-en certain.

« Pour réaliser la tâche qui m'a été confiée, j'aurai, comme collaborateurs, Henri Debain et René Barberis, qui seront mes assistants, Jean Erard qui assurera les fonctions de régisseur. Mme Paul Castiaux s'occupera de toute la partie ameublement et décors. M. Quenu établira les maquettes, car il y aura, n'en doutez pas, de très importantes reconstitutions. Et puis, j'aurai la grande joie de retrouver, comme directeur artistique, mon ami Louis Nalpas, c'est-à-dire la certitude d'être intellectuellement et techniquement compris et affectueusement soutenu.

« J'ai, en mains, vous le voyez, d'assez belles cartes dans mon jeu : un scénario splendide, des interprètes et des collaborateurs de talent, une haute direction d'où ne me parviennent que des paroles de sympathie ; il ne me reste plus qu'à travailler et à gagner cette intéressante partie. Pour cette adaptation, de très grands moyens sont mis à ma disposition. On me fournit la possibilité de faire la chose avec l'ampleur qui lui est due. Je vais m'y employer. Je dois à mes directeurs de la Société des Cinéromans, au grand poète qui pensa l'œuvre, et au public, de ne négliger aucun effort, quel qu'il soit, pour réussir dans cette haute tâche et justifier l'espoir si nuancé d'amitié qui a été mis en moi. »

Nous sommes bien tranquilles. Quelles que soient la difficulté et l'ampleur de l'œuvre entreprise par l'animateur de *Mandrin*, il en sortira victorieux et dotera l'écran français d'un des plus beaux succès qu'il nous ait été donné d'applaudir.

JEAN DE MIRBEL.

AMIENS

— A l'Omnia, on nous a donné *Fils de Roi*, avec un charmant bambin, Doris Kean, bien doué et qui possède en outre un talent d'acrobate. Un film d'aventures *Arizona Express*, qu'on a qualifié de superproduction ? On ne sait pas pourquoi. C'est une suite de pugilats, chutes d'autos, train dans un ravin, sans oublier le revolver qui joue le principal rôle. En résumé, un film qu'on aurait jamais dû voir.

— Au Trianon, on va nous présenter *Monsieur Beaucaire*, avec Valentino.

RAYMOND LEONARD.

QUAND ON TOURNAIT « SALAMMBO »

Henri Baudin et son ami "Boa"

Henri Baudin est un excellent camarade. Sa grande simplicité et son bon cœur lui font, tous les jours, de nouveaux amis.

En tournant à Vienne *Salammbô*, sous la direction artistique de Pierre Marodon, Baudin se créa une nouvelle et bien imprévue amitié : celle du majestueux boa qui figura dans le film et se montra, d'ailleurs, un jour, fort peu galant à l'encontre de



HENRI BAUDIN et son boa

de Mademoiselle Jeanne de Balzac, qu'il blessa assez sérieusement.

Je demandai à Baudin ce qu'il pensait de la cordialité des reptiles.

— Le seul avec qui j'ai été réellement lié pendant quelques kilomètres de pellicule, me répondit cet arriviste de Baudin, a été très correct avec moi. Sans avoir la fatuité d'affirmer que je l'avais charmé, je crois pouvoir dire que ma bobine lui agréait. Il était d'un caractère très souple, très attachant ; parfois on le devinait tout rond, parfois il affectait une rigidité assez impressionnante. Il allait dans la vie la tête droite, la démarche ondulante. Quand il était bien disposé, il sifflait des petits airs boas du plus mystérieux effet. Il « tournait » avec docilité. On verra réellement,

sur l'écran, de belles figures de *boa tourné*. Il n'a jamais redouté les premiers plans. A la vérité, il affectionnait plus particulièrement les plans de gazon, mais, à défaut d'herbe, il se contentait philosophiquement de chaudes couvertures de laine.

« Il a manqué de respect à notre camarade Jeanne de Balzac, oui, je le sais bien. Mais il ne faut pas trop lui en vouloir. Il avait une dent contre elle... je ne sais pourquoi... Et puis, on l'avait trop fait tourner et il était très surmené... Sincèrement, ce soir-là, il avait, plus que de coutume, une vraie « gueule de boa ! »

C. LULAUD.

ALGER

— Poursuivant l'exécution de leur programme de propagande touristique, les compagnies des chemins de fer P. L. M. et du Midi viennent de donner une conférence avec projections de films documentaires édités par Gaumont, une conférence sur Tlemcen, Métropole d'Islam, Tableaux de la vie citadine des indigènes de l'Afrique du Nord. Elle avait attiré dans la coquette salle de l'Alhambra, un public nombreux et de choix. Dans le courant de mai, la compagnie P. L. M. donnera une conférence avec projections cinématographiques sur le tourisme. Cette conférence sera toute différente de celles qui ont été données en 1923 et 1924, de même que les films qui l'illustreront.

— Nous avons pu applaudir ces temps derniers plusieurs films de grande classe tels que : *Pêcheur d'Islande*, *Violettes Impériales*, *Paris*, *Nantas*, *La Brière*, *Faubourg Montmartre*, *Le Roi du Cirque*, *Surcouf*, *Les Deux Gosses*, *La Dame Masquée*, *Les Ombres qui passent*, *Les Dix Commandements*. Par contre, nous avons eu *Les Demi-Vierges*, œuvre décevante au plus haut point.

SOUK-AHRAS (Dép. de Constantine)

Nous avons assisté dernièrement à la représentation de *Jocelyn*. Une musique idéale et appropriée a été exécutée par l'excellent orchestre du Ciné-Alhambra.

Mlle Myrta et M. Armand Tallier dirent en même temps les très beaux vers de Lamartine.

PAUL SAFFAR.

NANCY

— Nous eûmes, ces dernières semaines, des surprises tantôt bonnes, tantôt mauvaises : Le « Ciné-Palace » nous montra, en l'espace d'un mois, des films de tous genres et de tous pays : américains, allemands et français.

Voici donc la nomenclature de ces programmes variés : *Nantas*, *Un héritage de cent millions*, *La Gueuse*, *Samson et Dalila*, film allemand se rapprochant un peu des *Dix Commandements*.

Toujours à ce même établissement : *Le Lion de Venise*, *La Rose blanche*, *La Danse*, film chorégraphique, interprété par Carlotta Zambelli, de l'Opéra, et son partenaire Aveline.

— Quand paraîtront ces lignes, on nous aura présenté le film à grand succès : *Paris*. Peu après suivront : *Monsieur Beaucaire*, *Monte là-dessus* etc... *Le Roi du Cirque*.

— A l'Olympia : *Zaza*, *Le Cheik*, *Un nuage passa* et *Un Calvaire de Femme*, interprétés tous deux par Nita Naldi.

M. J. K.

A PROPOS DE...

NAPOLÉON

Un jour, les grognards d'une compagnie du premier régiment de grenadiers, qui avaient passé la nuit au poste du Pont-Tournant, étaient assis à l'ombre des murailles qui soutiennent en cet endroit les deux terrasses de la place de la Concorde. Quelques-uns d'entre eux se repassaient un bilboquet dont la boule tombait plus souvent sur les doigts des joueurs que sur la cuvette du bâton.

Soudain, du haut de la terrasse du bord de l'eau, part un gros éclat de rire, et une voix bien connue s'écrie : « Oh ! les maladroits ! » Les soldats lèvent la tête, et, tout aussitôt, les voilà debout et la main au bonnet, dans l'attitude la plus respectueuse.

C'était l'Empereur qui, accompagné de Duroc, faisait une promenade matinale. Napoléon, d'excellente humeur, descendit près du poste et dit au caporal qui tenait le jouet :

— « Comment, Mareuil, comment, toi qui a la main et le coup d'œil si justes, tu manques à tous les coups ! Donne-moi ton bilboquet. »

Le caporal obéit, et l'Empereur, écartant les jambes, se mit à faire voltiger la boule, à droite, à gauche, la recevant toujours sur la cuvette.

— « Ce n'est rien que cela, dit-il, tiens Mareuil, c'est dans le trou de la boule qu'il faut faire tomber la pointe du bâton. Et, six fois de suite, Napoléon réussit le coup, aux yeux émerveillés de ses grognards.

— « Je t'ai battu ! Mareuil, dit-il en riant, Pour te consoler de ma victoire, tu boiras, ce soir, à ma santé, avec tes camarades. » Et une pièce d'or de quarante francs passa dans la main du caporal avec le bilboquet.

A quelques jours de là, il y avait une grande parade au Carrousel. On venait d'édifier une très belle grille, pour séparer cette place de celle des Tuileries. Cette grille était soutenue par des pilastres et des colonnes. Sur les uns étaient des statues ; sur les autres, six globes dorés surmontés d'une pointe.

— « Saperlote ! dit Mareuil, en voyant ces ornements étincelant au soleil, l'Em-

pereur a voulu conserver le souvenir de sa victoire de l'autre jour ! »

Pendant un instant de repos, le caporal fit remarquer à tous ses grenadiers, les six boules en or fichés sur les colonnes, et tous furent convaincus qu'elles figuraient des bilboquets.

La nouvelle se répandit et parvint jusqu'à l'Empereur qui s'en amusa fort. Quand il fit donner les galons de sergent à Mareuil, il dit avec bonhomie :

— « Il faut bien faire supporter patiemment au vaincu la vue de mes trophées ! »

Et depuis, il fut de tradition, dans la vieille garde, que les globes dorés de la grille du Carrousel avaient été mis là pour rappeler un exploit de Napoléon.

RENE CHAMPIGNY.

Nouvelles de Pologne

(Voir le début page 74)

— Nous avons eu l'occasion d'aller voir au cinéma une opérette filmée viennoise. C'est la troisième en son genre que l'on nous présente en Pologne. La première s'appelait *Miss Venus*, la deuxième était *La Geisha d'Or*, et celle-ci s'appelle *La Vierge de Pontecuculi*. Elle est mise en scène par Ludwig Czerny et jouée, ainsi que les deux précédentes, par les artistes viennois, Charles Willy, Kayser et Ada Svedin. Si l'on se rappelle la scène de *After the Show*, film Paramount dirigé par William de Mille et interprété par Lila Lee, Jack Holt et Charles Ogle, dans laquelle on voit la jeune Lila chanter dans un corps de ballet, on doit constater que cette scène avait beaucoup plus l'air d'être tirée d'une véritable opérette, que les dialogues accompagnés de chants de *La Vierge de Pontecuculi*.

— Le cinéma « Stylovy » de Varsovie projetait ces jours-ci *Fashion Row*, de Robert L. Léonard avec Maë Murray, Earle Fox et Elmo Lincoln. Maë Murray y est, comme d'habitude, très vive, Earle Fox est amusant, mais Elmo Lincoln plaît moins dans son rôle de « villain ». Elmo était plus attrayant dans ses rôles de jeunes aventuriers qu'il interprétait dans les sérials d'« Universal ».

— Buster Keaton, l'homme qui ne rit jamais, encore peu connu en Pologne, a fait son apparition dans deux excellentes comédies : *Sherlock Junior* et *Rêves et Réalité*.

— *Les Dix Commandements*, l'œuvre de Cecil B. de Mille, n'a pas remporté ici le succès que l'on escomptait. La cause en est que l'on a présenté au public, il n'y a pas longtemps, une production viennoise à scénario à peu près semblable : *La Reine des Esclaves*. Ce film produit par la « Vita », fut mis en scène par Michel Kertesz et interprété par Maria Corda, Adelqui Millar et Arlette Marchal.

— La production française est représentée à Lodz, ces jours-ci, par les chefs-d'œuvre des deux grands metteurs en scène français Léonce Perret et Henry Roussel : *Kœnigsmark* et *Violettes Impériales*.

CHARLIE FORD.

Les Films de la Semaine

LE DERNIER DES HOMMES

LE TOURBILLON DES AMES

RIN TIN TIN

Le Dernier des Hommes a forcé les portes de l'Angleterre, celles aussi de l'Amérique. Il remporte à Londres et à New-York un succès considérable. C'est une grande victoire pour le film allemand.

N'est-ce pas une grave erreur que de tendre, afin de s'ouvrir les marchés étrangers, à faire du film « international » ? Chaque peuple à ses mœurs, sa psychologie propre qu'il excelle naturellement à porter à l'écran, mais un Américain se trompera lourdement lorsqu'il mettra en scène une famille française et des scènes de la vie parisienne, comme nous nous trompons nous-mêmes lorsqu'il nous prendra fantaisie de faire vivre à l'écran n'importe quels girl ou boy de San-Francisco ou de Kansas City.

Cela, les Allemands l'ont fort bien compris, et c'est avec un film allemand qui ne fait aucune concession, ni à la technique, ni à la pensée américaine qu'ils triomphent sur Broadway.

N'est-elle pas, en effet, éminemment allemande, la pensée directrice de cette œuvre, basée uniquement sur le prestige de l'uniforme ?

Splendide dans la livrée impressionnante d'un portier de palace, admiré et respecté par toute la population du quartier qu'il habite, le même homme, le jour où l'âge l'oblige à se dépouiller du prestigieux uniforme, se voit bafouer, humilier par sa famille et par ceux qui, la veille encore, le tenaient en très haute estime. C'est que, dépouillé de ses galons et du prestige qu'ils confèrent, il leur apparaît ce qu'il est en réalité : un pauvre homme, pis même, le dernier des hommes puisqu'il est obligé d'accepter un emploi très subalterne et que sa chute est plus grande.

Le scénario, comme on peut s'en rendre compte par ce bref résumé, est d'une psychologie très spéciale aux peuples germaniques. Certes, nous ne nous reconnaissons pas dans les personnages qui l'animent, mais ne nous intéressent-ils pas ? Bien au contraire. Ces caractères ont pour nous un attrait particulier, puisqu'ils nous dévoilent et étudient des sentiments que nous ne sommes pas accoutumés à côtoyer.

Le côté psychologique du *Dernier des Hommes* n'est pas le seul élément de succès de ce film.

Emil Jannings peut être très fier de sa création du portier, tour à tour impressionnant et respecté, minable et honni selon qu'il porte ou non son uniforme. Son jeu, tout en nuances et en finesses, est sobre, intelligent et souvent très émouvant. Il est aussi remarquable de bonhomie

et de truculence dans la dernière partie du film qui me plaît moins et que je regrette sincèrement qu'on ait réalisée. Pourquoi n'avoir pas terminé sur la dernière vision du pauvre homme déchu ? Concession au public qui n'aime pas les films tristes ? Peut-être, mais c'est dommage.

La technique est très brillante et j'ai spécialement apprécié au début du film la montée et la descente des ascenseurs, desquels on voit le hall de l'hôtel, le mouvement de la rue, les portes tournantes et toute l'agitation du « Palace ». Remarquables sont également le rêve du portier et les vues de la cité ouvrière prises sous des angles très divers.

**

Un jour où Cecil B. de Mille, qui venait de terminer *Les Dix Commandements*, m'affirmait qu'il ne réaliserait jamais à l'écran que de « grandes » choses, mon imparfaite compréhension de l'anglais m'obligea à lui faire préciser ce qu'il entendait par une « grande » chose.

Et Cecil de Mille me déclara alors qu'il ne donnerait dorénavant ses soins qu'à des œuvres grandes par leur portée morale, qu'il considérait le cinéma comme le meilleur et le plus puissant propagateur du « Bien » et qu'il comptait beaucoup sur ses films pour ramener dans le droit chemin les nombreuses brebis égarées du troupeau de Dieu.

Il n'eût été metteur en scène que Cecil de Mille aurait été pasteur ! Félicitons-nous que ce soit au cinéma qu'il ait échoué, puisque nous lui devons des films qui, s'ils n'atteignent pas toujours leurs buts moralisateurs, sont extrêmement intéressants, tant par leur technique, que par leur mise en scène et leur interprétation.

C'est le cas du *Tourbillon des Ames*, réalisé avec un luxe éblouissant. Citons plus spécialement les scènes de la fête donnée dans un jardin magnifique. La mise en scène en est en tous points splendide et la figuration d'une rare élégance. Les décors sont d'une grande somptuosité et l'interprétation, qui comprend Rod La Rocque, Ricardo Cortés, Robert Edeson, Vera Reynolds, Julia Faye, est de tout premier ordre.

**

Les enfants et les animaux sont toujours assurés d'obtenir à l'écran un certain succès, ne serait-ce que pour la sympathie qu'ils inspirent.

Aussi a-t-on largement exploité cette corde sensible de notre cœur et nous avons eu beaucoup — trop même — de films d'enfants et quelques bandes dans lesquelles une large part était réservée à un ou à des chiens.

Dans ce genre, jamais jusqu'ici film aussi parfait que *Rin Tin Tin* ne nous fut encore présenté.

D'une réelle intensité dramatique, ce film, très adroitement découpé, permet à un chien de déployer de rares qualités d'intelligence et d'émotion.

Les paysages de l'Alaska sont d'une grandeur

et d'une austérité impressionnantes. Les artistes, quoique excellents, sont complètement éclipsés par le « jeu » extraordinaire de Rin Tin Tin sur qui se concentre tout l'intérêt du spectateur.

Mais Rin Tin Tin est Français. Il reste en France beaucoup de Rin Tin Tin dont quelques-uns sont — j'en connais — merveilleusement dressés. Pourquoi alors ne réalisons-nous pas, avec d'aussi sympathiques interprètes, des films de ce genre qui sont, par avance, assurés du plus grand succès ?

L'HABITUE DU VENDREDI.

Les Présentations

LE GRAND PRINCE SHAN (*Les Films Célébres*). — L'HOMME AUX MAINS SANGLAN-
TES ; EN CHINE POUR UN BAISER (*Univer-
sal*). — L'EMBRASEMENT (*Super Film*).

LE GRAND PRINCE SHAN (*film anglais*).
DISTRIBUTION : Shan (*Sessue Haya-kawa*) ;
Maggie (*Ivy Duke*) ; Nita (*Tsuru Aoki*) ;
Naïda (*Mlle Valia*) ; le premier ministre
(*A. E. Coleby*) ; Abstenius (*Henry Vi-
bart*) ; Nigel (*David Hawthorne*) ; Oscar
Immelan (*Fred Raynham*) ; Gilbert Jesson
(*Nicolas Bates*). Réalisation de A. E. Co-
leby.

On nous expose tout d'abord, dans ce film, un sujet de grande envergure : la lutte entre deux grands idéaux, et l'on termine par le plus banal des romans-cinéma où rien ne manque : l'espion, la « vamp » japonaise, le vol des plans, etc., etc. L'écart est si grand entre le commencement et la fin, que l'on reste un peu désorienté en se demandant quel était le but du réalisateur.

De beaux intérieurs, conçus avec art, des extérieurs tournés, pour la plupart, sur notre Côte d'Azur, encadrent le drame, fort bien mené par Sessue Hayakawa qui, dans toutes les scènes dramatiques, se montre égal à lui-même. Je n'en dirai pas autant des scènes amoureuses où ses attitudes chancelantes, voire titubantes, n'ont pas été sans faire sourire. Le rôle, d'ailleurs, était loin de lui convenir, Hayakawa n'est point fait pour jouer les amoureux transis. Sa partenaire, l'Anglaise, Ivy Duke, est à la fois belle et talentueuse, et Tsuru Aoki s'acquitte avec maîtrise des rares scènes intéressantes qui lui furent confiées. Le jeune premier, David Hawthorne, joue sans conviction et Fred Raynham nous rappelle les traits des théâtres de quartier. Henry Vibart anime exactement la silhouette vénérable et sympathique de l'homme d'Etat Abstenius.

L'HOMME AUX MAINS SANGLAN-
TES (*film américain*), interprété par Jack Hoxie
et Lilian Rich.

L'habituel film du Far-West mettant aux prises bergers et bouviers et relatant les luttes incessantes entre ces deux clans de la Prairie. Un forçat évadé innocent — naturellement — est le héros de cette histoire adroitement interprétée par Jack Hoxie et Lilian Rich.

EN CHINE POUR UN BAISER ! (*film
américain*), interprété par Pat O'Malley, Mary
Astor, Raymond Hatton et Warner Oland.

Voilà un film d'actualité. Son réalisateur parodie avec humour — peut-être sans s'en douter — la politique changeante du Céleste Empire, livré aux querelles de partis et de généraux. Plusieurs épisodes frisent parfois l'in vraisemblance, entre autres celui où le « villain » de l'histoire devient sympathique en reconnaissant ses deux camarades de collège. Mais l'impressionnante scène d'acrobatie aérienne qui termine le film suffirait à elle seule à le rendre intéressant. L'interprétation est adroite. On y remarque Pat O'Malley, Mary Astor et l'amusant Raymond Hatton, qui charge parfois un peu trop.

L'EMBRASEMENT (*film américain*). DISTRI-
BUTION : Stéphane (*Monte Blue*) ; Irène
(*Irène Rich*) ; Norma (*Norma Shearer*) ;
le pasteur (*Alec Francis*) ; Allen Sanden
(*Mac Dermott*).

Ce drame se scinde en deux parties très différentes l'une de l'autre. La première — de beaucoup la plus longue — veut être psychologique et ne constitue qu'une lente succession d'événements dont nous ne connaissons pas la fin.

Pour quelle raison, en effet, le pasteur est-il blessé accidentellement par Norma ? Que devient-il, après avoir été emporté sur une civière, au milieu du film ? Et pourquoi le drame de sentiment se transforme-t-il, à la fin, en film d'aventures, où l'action se précipite avec une rapidité déconcertante ?

Et ce sont pourtant là les plus belles scènes. Les vues de l'incendie et de la forêt sont grandioses, bien enregistrées et le cataclysme ne sera pas sans impressionner les spectateurs.

Irène Rich joue toujours la femme persécutée ; elle excelle dans ce personnage ingrat et nous l'a déjà souvent prouvé. Monte Blue est — encore — un orateur. Il fait preuve de belles qualités dramatiques. Bonne comédienne également Norma Shearer, Alec Francis anime un pasteur plein de dignité. Mac Dermott, beaucoup trop théâtral, a le don de se rendre grotesque en se maquillant fort mal. Son personnage, loin de vivre, grimace, s'agite. Avait-il besoin de tant se dépenser pour nous faire comprendre qu'il était — dans le film — un époux indésirable ?

ALBERT BONNEAU.

Echos et Informations

Nos hôtes

Maë Murray qui, à Hollywood, vient de terminer *La Veuve Joyeuse*, est en ce moment à Paris où elle compte séjourner quelques semaines.

Pola Negri est également à Paris, mais son séjour sera de courte durée. Elle doit incessamment se rendre en Pologne, où elle passera plusieurs semaines, et s'embarquera à nouveau pour les Etats-Unis, où la réclamation de grandes productions Paramount.

Une séance en cour d'assises

M. Gaston Ravel, qui réalise en ce moment *L'Avocat*, dont le scénario est tiré de l'œuvre de Brioux, vient de tourner à Epinay une grande scène se passant à la cour d'assises de Poitiers.

M. Rolla Norman prononça une plaidoirie étonnante au service d'une cause palpitante. Nul doute que cette scène particulièrement émouvante ne fasse grande impression lorsque nous la verrons à l'écran.

Une idylle à Hollywood

Le plus délicieux roman qui ait jamais été vécu à Hollywood est celui de Betty Bronson, la gracieuse « Peter Pan » déjà célèbre, et de Douglas Fairbanks, le fils du grand Douglas.

Betty a dix-sept ans, le jeune Douglas est à peu près du même âge et ils forment un couple charmant. Ces deux enfants s'adorent et ne se quittent pas, surveillés par les yeux attentifs de Mme Bronson et de Mme Fairbanks.

Le Cinéma au Club du Faubourg

Mme Germaine Dulac a fait le samedi 4 avril, au Crystal Palace, une conférence contradictoire sur *Les Arts contre le Cinéma !* (Le Cinéma est-il asservi ? Le Cinéma est-il inutile ? Le Cinéma, forme nouvelle d'expression.)

Notre confrère Robert de Jarville a soutenu la controverse et l'on projeta des fragments des meilleurs films comparés aux autres expressions d'art présentées par Claude-Andrée Noël, pour le chant, Ginette Daniel, pour la danse, Max de Rieux, pour la poésie.

Aux Amis du Cinéma

— La séance donnée dimanche dernier dans la belle salle du Coisée, a obtenu un vif succès. Après une allocution fort brillante du Président, M. Jean Chataigner, notre ami Maurice de Canonge exposa ce qu'est *La Vie dans les Studios américains*, et deux films, obligeamment prêtés par la Société Paramount et par les Films Erka, illustrèrent agréablement la très intéressante causerie de Maurice de Canonge à qui le Comité adresse, par la voie de *Cinémagazine*, ses très sincères remerciements.

— Rappelons que la prochaine séance aura lieu le 19 avril. Notre très distingué confrère du *Matin*, M. Pierre Gilles, parlera du film à épisodes. Projection de fragments de cinéromans et de *Mylord l'Arsouille*.

— La Filiale de Montpellier est maintenant constituée. Nous publierons dans notre prochain numéro la constitution du bureau de ce nouveau groupement, quelques détails sur son organisation intérieure et les buts qu'il poursuit.

« Napoléon »

M. Gance est actuellement en Corse, avec sa compagnie. Il tourne dans l'île de Beauté, les épisodes de « La jeunesse de Bonaparte ».

« Le Baiser du Soleil »

M. Félicien Champsaur, qui avait cédé les droits d'adaptation de *La Caravane en Folie* aux productions Markus, a repris son roman, n'ayant pu se mettre d'accord sur le découpage du scénario. Il vient par contre d'écrire pour les mêmes productions Markus un scénario : *Le Baiser du Soleil*, dont il tirera un roman qui paraîtra en librairie dans quelques mois.

M. Fred Leroy Granville sera le metteur en scène de ce film.

« Le Mirage de Paris »

C'est le titre du film que Jean Manoussi a tourné pour le Film d'Art, avec Léon Mathot, Allibert et Ginette Maddie. Cette production sera présentée par les soins des Etablissements Aubert, à l'Aubert-Palace, le mercredi 15 avril.

« Graziella »

Tout Lamartine y passera. On annonce que M. Edmond Eparaud, en collaboration avec M. René Moreau, va porter *Graziella* à l'écran.

Les écoles de Cinéma

La Paramount annonce qu'elle va fonder une école spéciale pour former de jeunes artistes de cinéma. Au bout d'une année de stage, les aspirants feront leurs débuts ou quitteront l'école selon leurs aptitudes et leur talent.

Cette école va être établie au studio de Long Island et aura comme principaux éléments d'instruction, les sports, comme la natation, l'équitation et la danse.

C'est là une excellente idée et l'innovation sera fort appréciée des amateurs.

A Paris, une école d'art cinématographique vient de se fonder.

Exercices pratiques : Mme Nathalie Lissenko ; Mise en scène : M. Alexandrovski, administrateur de la Société Albatros ; Danse et plastique : Mme Krassovski, ancienne maîtresse de ballet du Théâtre Impérial de Pétrograd ; Maquillage : M. Maltseff, maquilleur de la Société Albatros.

En outre, des conférences seront faites sur l'histoire et les tendances de l'Art Cinématographique, etc.

Les cours ont lieu tous les soirs, excepté le samedi, de 8 heures à 10 heures, 11 bis, rue de Magdebourg.

Pour les inscriptions et autres renseignements, écrire au Prince Makaïeff, 34, rue Vienne, Paris.

« Jack »

Robert Saldreau vient d'arrêter, dans les grandes lignes, la distribution de son prochain film *Jack*, d'après le célèbre roman d'Alphonse Daudet.

Jack sera d'abord le petit Jean Forest, puis, plus tard : Max de Rieux.

Parmi les artistes engagés nous pouvons citer MM. André Dubosc, Yonnel, Roger Tréville, Vignier, Garandé ; Mmes Kolb, de la Comédie-Française, Alexiane, Olga Noël, Suzanne Balco, Ruez, Van Dely. Opérateur : Asselin.

Donatien va tourner...

L'excellent metteur en scène de *Nantas* vient d'achever le découpage des scénarios de *Mon Curé chez les Riches* et *Mon Curé chez les Pauvres*, d'après les romans de Clément Vautel. Il prépare maintenant ses décors et pense commencer à tourner aux Studios Gaumont, le 11 mai. Donatien, qui interprétera lui-même le rôle de l'Abbé Pellegrin, s'est assuré la collaboration de Mlle Lucienne Legrand pour le rôle de Lisette de Lizac, G. Melchior (Pierre de Sableuse), Kerly (M. Cousinet) et Mme Morlay pour le rôle de Mme de Sableuse. Ces deux nouvelles productions de Donatien seront éditées par les Etablissements L. Aubert qui viennent de s'assurer également *Le Château de la Mort lente* et *Princesse Lulu*.
LYNX.

LE COURRIER DES "AMIS"

Il n'est répondu qu'à nos abonnés et aux Membres de l'Association des « Amis du Cinéma »
Chaque correspondant ne peut poser plus de TROIS QUESTIONS par semaine.

Nous avons bien reçu les abonnements de Mmes Germaine Dulac (Paris), Bouillet (Blois), Marchal (Paris), Vial Maryse (Charenton), Revin (Paris), Chabre (Chatou), Frogerais (Paris), Schneider (Lille), Sadreux (Tamatave), Abastado (Barcelone), Dehué (Asnières), Giboin (Oran), Arditti (Lausanne), Duché (Paris), de MM. Huigent (Anvers), Manzoni (Tantah), Rouher (Paris), Plaisance (Malkoff), Le Roy (Marseille), Pessard (Saint-Nazaire), Mourgue (Montpellier), Boudin (Poitiers), Renoult (Marseille), de Laère (Royan), Copin (Gué d'Hossus, par Rocrroi), Sté An. Romana (Bucarest), Vergne (Paris). A tous, merci.

Silton Mills. — 1° Ignorez-vous que Léon Bary a quitté, peut-être définitivement, l'Amérique, et qu'il est en Europe depuis plus de trois mois ? Il tourne actuellement dans *La Ronde de Nuit* que Marcel Silver met en scène, d'après un scénario spécialement écrit pour l'écran, par Pierre Benoit, et est, à l'heure actuelle, en Transylvanie. Vous pouvez lui écrire... chez Louis Vêrande, 118, av. des Champs-Élysées. 2° N'avez-vous pas lu également la lettre que nous adresse M. Louis Vêrande et que nous avons reproduite dans notre n° 12. Nous avons reçu plusieurs centaines de photographies et je vous avoue n'avoir ni le temps ni le courage de rechercher la vôtre. 3° Essayez toujours, mais je doute fort de votre réussite.

Les résultats du suffrage universel sont, au cinéma comme en politique, souvent assez déconcertants. Je pense, sur bien des points, comme vous, mais croyez-vous qu'un vote auquel ne participerait que ce que vous appelez « l'élite » serait plus satisfaisant ? Il est peu de corporations où, comme au cinéma, la « déformation professionnelle » ait une telle ampleur ? Beaucoup de réalisateurs ne voient un film qu'à leur point de vue : éclairages, mise en scène, etc... ; les artistes ne s'attachent souvent qu'aux rôles qu'ils auraient aimé interpréter ; les exploitants n'envisagent guère que leurs recettes (qui les contredira ?) ; les critiques ont, entre eux, bien des divergences de goût, et je vous avoue n'avoir jamais vu une réunion de dix personnes s'occupant de cinéma être unanime à donner la pré-

Vient de paraître

ROBERT FLOREY

Deux Ans dans les studios américains

illustré de 150 dessins
par Joë HAMMAN

Prix franco : 7 fr. 50
Etranger : 8 fr. 50

LES PUBLICATIONS JEAN PASCAL
3, rue Rossini, Paris (IX^e)

férence à tel ou tel film. Si, cependant, une fois, lors de notre dernier concours où le jury, sans exception, décerna la Médaille d'or des « Amis du Cinéma » au *Miracle des Loups*. Mais *Le Miracle des Loups* n'est-il pas un film tout à fait à part ?

Renée la Navarraise. — Vous êtes réellement très indulgente. Quelle avalanche de compliments ! Je les apprécie d'autant mieux que votre lettre ouverte à l'« Habitué du Vendredi » m'a beaucoup amusé. J'ai quelques raisons pour tenir en haute estime ce fameux « Habitué » et me substituerai à lui si vous le voulez bien, pour vous répondre et vous affirmer qu'il n'entre dans les critiques — peu méchantes, avouez-le — qu'il fit à Valantino, aucune part de jalousie. Méchant ? Il l'eût été bien davantage si au lieu d'ironiser un peu sur la beauté du langoureux jeune premier, il avait fait les critiques que vous lui signalez. Quant au prisme déformateur au travers duquel vous prétendez qu'il voit le beau Rudi, je n'y crois guère, mais suis une fois de plus persuadé que jamais, aussi impartial soit-il, un homme ne verra un de ses semblables avec les mêmes yeux que la plus charmante de ses contradicteurs, même lorsqu'il a votre esprit !

Sessue Hayakawa : Hôtel Majestic, Paris. — Rudolph Valentino... dans le désert mexicain (je ne plaisante pas) ; mais peut-être sera-t-il rentré à Hollywood lorsque votre lettre y parviendra. Ne vous étendez pas trop sur le charme de son regard ! Natacha Rambova goûte peu ce genre de compliments et serait capable de l'obliger à tenir, dans son prochain film, un rôle d'aveugle. — Joë Hamman : 2, rue Amont-Thiéville. — « Deux ans dans les Studios » est sorti. — Mon meilleur souvenir.

Sadko. — Comment voulez-vous que je sache si c'est Rimsky lui-même ou un secrétaire qui vous a répondu ? Le principal n'est-il pas que vous ayez eu satisfaction ? 2° La date de sortie du *Prince Charmant* n'est pas encore fixée pour Paris. 3° Je conçois votre admiration pour *La Mort de Siegfried* ! c'est un film admirable à tous points de vue.

Flyp. — 1° Vous trouverez dans ce numéro tous les renseignements désirables sur *La Mort de Siegfried*. Vous pouvez écrire à Paul Richter, chez Ufa, Berlin W. 9, Kothenerstrasse n° 1. 2° Les artistes étrangers, plus soucieux généralement de leur publicité que les artistes français, envoient assez régulièrement leur photographie même si les demandes ne sont pas accompagnées d'argent. 3° Vous pouvez écrire à nouveau à Andrée Lionel pour lui rappeler votre envoi.

Kaël. — 1° Une centaine de vos compatriotes sont nos abonnés, mais Neuchâtel n'est pas, à ce point de vue, la ville la plus cinéophile de Suisse ; toutes proportions gardées, nous sommes beaucoup plus lus à Genève et Lausanne que dans votre ville. 2° Le but de ce concours n'était pas celui qu'avec humour vous définissez, mais il est, en effet, une preuve amusante de l'inconscience, de la fatuité et du ridicule de quelques-uns que la passion pour le cinéma égare.

Les lectrices de *Cinémagazine* et toutes les vedettes du cinéma lisent
LES ELEGANCES DE PARIS
le journal de modes à la « mode », les 1^{er} et 15 de chaque mois.

Mary Lind. — Vous pensez, en somme, comme moi, que les grands artistes comme Hayakawa sont dignes de meilleurs rôles que ceux que trop souvent, ils ont à interpréter. En l'occurrence, Sessue Hayakawa est assez fautif puisqu'il accepte et même remanie à son goût les scénarios qu'il tourne.

Grand'maman. — 1° Non, ce n'est pas la nièce de Mary Pickford que l'on voit dans *Dorothy Vernon* ; la fille de Lottie Pickford n'a jamais, je crois, paru à l'écran et est beaucoup plus grande (elle doit avoir 7 ou 8 ans) que la petite artiste en question. 2° Il y avait dans les scènes de bataille du *Miracle des Loups* de véritables lous, plusieurs artistes furent blessés, un plus spécialement qui ne sauva sa vie qu'en tuant la bête avec laquelle il luttait. Il faut un beau courage, n'est-ce pas, pour interpréter pareils rôles. Mais quel réalisme est atteint dans ces scènes ! N'est-on pas angossé et tremblant pendant toute cette lutte ? 3° Savez-vous qu'il n'est pas besoin d'être atteint par les flammes pour être brûlé ? Je ne crois pas, néanmoins, que M. de Bagratide ait eu beaucoup à souffrir pendant cette scène où l'on vit, en effet, plus de fumée que de feu. 4° Il n'a jamais été question d'Emil Jannings pour interpréter Jean Valjean dans *Les Misérables* ; ce rôle est confié à M. Gabriel Gabrio, un excellent artiste du théâtre de l'Odéon, qui tourna déjà, sous la direction de Fescourt, dans *Un Fils d'Amérique*. Mon meilleur souvenir.

Perceneige. — Pourquoi trouvons-nous, presque toujours, matière à nous réjouir dans le malheur d'autrui ? Quoique je compatisse à l'ennui que vous cause votre départ, je ne peux m'empêcher de penser que, plus libre maintenant, vous disposerez de plus de temps pour m'écrire... Très juste votre phrase : « la musique n'arrivait pas à combler le silence des images ». Était-ce réellement la première fois que vous avez eu cette impression ? Je l'ai, quant à moi, très souvent éprouvée et, plus spécialement, dans certains grands, très grands films où tout est sacrifié aux décors, à la figuration et où le scénario est par trop « dilué ». 1° On ne peut pas dire que la création de Maxudian dans *La Terre Promise*, soit une révélation car tout ce que fit cet artiste auparavant fut très intéressant, mais il n'en reste pas moins que c'est là son meilleur rôle et qu'il y est surprenant. J'ai vu *La Terre Promise* dans des milieux bien différents et ai entendu partout louer avec enthousiasme le jeu de cet artiste. 2° Aucune idée de ce que devient Andrew Brunelle ; quant à M. Diamant-Berger, il met en scène en Amérique...

Tokéramo. — 1° Dans *Les Deux Orphelines* le rôle de Danton est tenu par Monte Blue et dans *Scaramouche* par George Siegman. 2° De quel *Quo Vadis* voulez-vous parler ? De celui que nous vîmes il y a plusieurs années ou de celui qui vient de sortir en Italie, en Allemagne et en Amérique ? Dans *Vindicta*, vous avez pu voir Andrée Lionel, Ginette Maddie, Lise Jaux, Biscot, Denevriou, Herrmann, Derigal, Charpentier, Floresco et Lucien Dalsace. 3° Richard Dix, Lasky Studio, Vine Sreet, Hollywood. Hayakawa, Hôtel Majestic, Paris (je crois).

Poupée. — Cet artiste ne tourne pas pour le moment ; quant à *La Déesse Rouge*, qui doit sortir prochainement, c'est un excellent film remarquablement interprété par George Arliss.

La Joconde. — Je n'ai pas encore vu *Les Fraudeurs* et ne peut donc vous renseigner. D'accord avec vous sur tous les points de votre lettre.

ÉCOLE Professionnelle d'Opérateurs

66, rue de Bondy — Nord 67-52
PROJECTION ET PRISE DE VUES

Miss Hérisson. — Vous donner l'interprétation de *Intolérance* ? Il me faudrait aligner plus de quarante noms ! Le principal rôle était tenu par Elmo Lincoln, et, parmi les nombreux interprètes qui tenaient des rôles secondaires, on peut reconnaître Lilian Gish, Carol Dempster, Robert Aron, Constance Talmadge, Maë Marsh, tous vedettes aujourd'hui.

Vidin. — 1° Quelques-uns de mes correspondants m'ont fait la même observation que vous au sujet de la poupée que l'on voit dans la partie biblique des *Dix Commandements*. J'ai déjà dit mon idée sur ce point et avoué mon peu d'érudition en tant qu'égyptologue. 2° Je me réjouis avec vous de la popularité du film français en Bulgarie. Des œuvres comme celles qu'on vous montre : *Paris*, *Le Fantôme du Moulin Rouge*, etc., ne peuvent que parler en faveur de notre industrie cinématographique. Mon bon souvenir et tous mes compliments sur la façon dont vous écrivez le français !

Lakmé. — J'ai également remarqué ce que vous me signalez de Mme Lissenko dans *Les Ombres qui passent*. Cela est dû uniquement à un maquillage imparfait et à un éclairage qui ne lui convenait pas tout à fait. Vous retrouverez cette parfaite artiste dans *L'Affiche*, plus émouvante que jamais, jeune et jolie, quoique dans une tenue simple de pauvre ouvrière. *Le Pèlerin* est, à mon avis, le meilleur film de Chaplin, et Chaplin est de tous les artistes celui que je préfère. Il n'y a, je trouve, aucun rapport entre lui et les autres comiques américains. Certes, un film de Harold Lloyd me fait rire, plus parfois qu'un film de Chaplin, mais il y a, malgré les charges, cent fois plus d'humanité, de vie, dans six cents mètres de Chaplin que dans deux mille d'un film de Harold Lloyd ou d'un autre comique. Mon meilleur souvenir.

IRIS.

Encre Antoine

Voici l'Encre qu'il faut pour votre stylographe

EN VENTE chez MM. les PAPETIERS LIBRAIRES et SPÉCIALISTES
Encre Antoine 38, rue d'Haupoull, Paris (10^e)

CINÉMAS



AUBERT

Programmes du 10 au 16 Avril 1925

AUBERT-PALACE

24, boulevard des Italiens

Aubert-Journal. La Caravane vers le Sud-Ouest, comique. Une production sensationnelle : *Le Dernier des Hommes*, avec Emil JANNINGS.

ELECTRIC-PALACE

5, boulevard des Italiens

Aubert-Journal. Rudolph VALENTINO dans *Monsieur Beaucaire*.

GRAND CINEMA BOSQUET

55, avenue Bosquet

Aubert-Journal. Julot, Roi des Men-teurs, comique. *Fumée d'Orient*, drame avec CONWAY TEARLE. *Le Stigmate* (4^e épis.). BUSTER KEATON (Malec), dans *Les Trois Ages*.

CINEMA CONVENTION

27, rue Alain-Chartier

Fabrication des chaussures, doc. *Fumée d'Orient*, drame avec CONWAY TEARLE. *Le Stigmate* (4^e épis.). *Aubert-Journal. Buster KEATON* (Malec), dans *Les Trois Ages*.

TIVOLI-CINEMA

14, rue de la Douane

Aubert-Journal. Le Stigmate (5^e épis.). *Fabrication des Couteaux*, doc. *Le Groom n° 13*, comédie avec DOUGLAS MAC LEAN, JACKIE COOGAN, dans *Le Petit Robinson*.

CINEMA SAINT-PAUL

73, rue Saint-Antoine

Fabrication des Couteaux, doc. *Le Stigmate* (5^e épis.). *Aubert-Journal. Le Groom n° 13*, comédie avec DOUGLAS MAC LEAN-JACKIE COOGAN dans *Le Petit Robinson*.

MONTROUGE-PALACE

73, avenue d'Orléans

Aubert-Journal. Le Stigmate (5^e épis.). *Les Vins de France : Le Bourgogne*, doc. *Le Groom n° 13*, comédie avec DOUGLAS MAC LEAN, La Petite Baby PEGGY, dans *Secret de Famille*.

PALAIS ROCHECHOUART

56, boulevard Rochechouart

Aubert-Journal. — Le Stigmate (5^e épis.). *Le Groom n° 13*, comédie, avec DOUGLAS MAC LEAN. *Fabrication des chaussures*, doc. JACKIE COOGAN, dans *Le Petit Robinson*.

Pour les Etablissements ci-dessus, les billets de Cinémagazine sont valables tous les jours, matinée en soirée (sam., dim. et fêtes except.).

GRENELLE AUBERT-PALACE

141, avenue Emile-Zola

Aubert-Journal. César, cheval sauvage, grand film d'aventures, interprété par un homme et un cheval. *Le Stigmate* (4^e épis.). BUSTER KEATON (MALEC), dans *Les Trois Ages*.

VOLTAIRE AUBERT-PALACE

95, rue de la Roquette

Fabrication des couteaux, doc. — *Le Stigmate* (4^e épis.). *Fumée d'Orient*, drame avec CONWAY TEARLE. *Aubert-Journal. JACKIE COOGAN* dans *Le Petit Robinson*.

REGINA AUBERT-PALACE

155, rue de Rennes

Aubert-Journal. César, cheval sauvage, grand film d'aventures, interprété par un homme et un cheval. *Le Stigmate* (3^e épis.). BUSTER KEATON (MALEC), dans *Les Trois Ages*.

GAMBETTA AUBERT-PALACE

6, rue Belgrand

Fabrication des chaussures, doc. *Fumée d'Orient*, drame avec CONWAY TEARLE. *Aubert-Journal. Le Stigmate* (5^e épis.). BUSTER KEATON (Malec) dans *Les Trois Ages*.

PARADIS AUBERT-PALACE

42, rue de Belleville

Aubert-Journal. La Petite Baby Peggy dans *Secret de Famille. César, cheval sauvage*, grand film d'aventures interprété par un homme et un cheval. *Le Stigmate* (4^e épis.).

AUBERT-PALACE

13-15-17, rue de la Cannebière, Marseille

AUBERT-PALACE

44-46, rue de Béthune, Lille

ROYAL AUBERT-PALACE

20, place Bellecour, Lyon

TIVOLI AUBERT-PALACE

23, rue Childebert, Lyon

TRIANON AUBERT-PALACE

68, rue Neuve, Bruxelles

Les Billets de "Cinémagazine"

DEUX PLACES à Tarif réduit

Valables du 10 au 16 Avril 1925

CE BILLET NE PEUT ÊTRE VENDU

Détacher ce coupon et le présenter dans l'un des Etablissements ci-dessous où il sera reçu en général du lundi au vendredi. Se renseigner auprès des Directeurs.

PARIS

ETABLISSEMENTS AUBERT (v. pr. ci-contre)
ALEXANDRA, 12, rue Chernoviz.
ARTISTIC-CINEMA-PATHE, 61, rue de Douai.
CINEMA DU CHATEAU-D'EAU, 61, rue du Château-d'Eau.

CINEMA RECAMIER, 3, rue Récamier.
CINEMA SAIN-MICHEL, 7, place St-Michel.
CINEMA STGW, 216, avenue Daumesnil.
DANTON-PALACE, 99, boul. Saint-Germain. — *Che-Cha-Co, L'Heureuse Mort*, avec Nicolas Rimsky.

FLANDRE-PALACE, 29, rue de Flandre.
FOLL'S BUTTES CINEMA, 46, av. Mathurin-Moreau.

Gd CIN. DE GRENNELLE, 86, av. Emile-Zola.
GRAND-ROYAL, 83, av. de la Grande-Armée.
IMPERIA, 71, rue de Passy.
MAILLOT-PALACE, 74, av. de la Grande-Armée.
MESANGE, 3, rue d'Arras.

MONGE-PALACE, 34, rue Monge.
PALAIS DES FETES, 8, rue aux Ours. — *Rez-de-chaussée : Un bon tuyau, The White Sister*, avec Lilian Gish. — 1^{er} étage : *Pour bien se marier, Le Petit Robinson*, avec Jackie Coogan, *Le Stigmate* (5^e épis.).

PYRENES-PALACE, 289, r. de Ménilmontant.
SEVRES-PALACE, 80 bis, rue de Sévres.
VICTORIA, 33, rue de Passy.

BANLIEUE

ASNIERES. — EDEN-THEATRE, 12, Gde-Rue.
AUBERVILLIERS. — FAMILY-PALACE.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — CASINO, 4 bis, bd Jean-Jaurès.

CHATILLON-S.-BAGNEUX. — CINE-MONDIAL
CHARENTON. — EDEN-CINEMA, 1 bis, rue des Ecoles. — Lundi et vendredi.

CHOISY-LE-ROI. — CINEMA PATHE.
CLICHY. — OLYMPIA.

COLOMBES. — COLOMBES-PALACE.
CORBEIL. — CASINO-THEATRE.
CROISSY. — CINEMA PATHE.

DEUIL. — ARTISTIC-CINEMA.
ENGHIEN. — CINEMA GAUMONT.

FONTENAY-S.-BOIS. — PALAIS DES FETES.
GAGNY. — CINEMA CACHAN, 2, pl. Gambetta.
IVRY. — GRAND CINEMA NATIONAL.

LEVALLOIS. — TRIOMPHE-CINE.
CINE PATHE, 82, rue Fazillan.

MALAKOFF. — FAMILY-CINEMA, pl. Ecoles.
POISSY. — CINE PALACE, 6, bd des Caillots.

SAINT-DENIS. — CINEMA PATHE, 25, rue Catullienne, et 2, rue Ernest-Renan.

BIJOU-PALACE, rue Fouquet-Baquet.
SAINT-GRATIEN. — SELECT-CINEMA.
SAINT-MANDE. — TOURELLE-CINEMA.

SANNOIS. — THEATRE MUNICIPAL.
TAVERNY. — FAMILIA-CINEMA.
VINCENNES. — EDEN, en face le fort.

PRINTANIA-CINE-CONCERT, 28, rue de l'Eglise.

DEPARTEMENTS

ANGERS. — SELECT-CINEMA, 38, r. St-Laud.
ANZIN. — CASINO-CINE-PATHE-GAUMONT.
ARCOCHON. — FANTASIO-VARIETES-CINE.

AVIGNON. — ELDORADO, place Clemenceau.
AUTUN. — EDEN-CINEMA, 4, pl. des Marbres.
BAZAS (Gironde). — LES NOUVEAUTES.

BELFORT. — ELDORADO-CINEMA.
BELLEGARDE. — MODERN-CINEMA.
BERCK-PLAGE. — IMPERATRICE-CINEMA.

BEZIERS. — EXCELSIOR-PALACE, av. St-Saëns.
BIARRITZ. — ROYAL-CINEMA.
BORDEAUX. — CINEMA PATHE.

St-PROJET-CINEMA, 31, rue Ste-Catherine.
THEATRE FRANÇAIS.

BOULOGNE-SUR-MER. — OMNIA-PATHE, rue
BREST. — CINEMA ST-MARTIN, p. St-Martin.

THEATRE OMNIA, 11, rue de Siam.
CINEMA D'ARMOR, 7-9, rue Armorique.
TIVOLI-PALACE, 34, rue Jean-Jaurès.

CADILLAC (Gir.). FAMILY-CINE-THEATRE.
CAEN. — CIRQUE OMNIA, av. Albert-Sorel.
SELECT-CINEMA, rue de l'Engannerie.

VAUXELLES-CINEMA, rue de la Gare.
CAHORS. — PALAIS DES FETES.
CAMBES (Gir.). — CINEMA DOS SANTOS.

CANNES. — OLYMPIA-CINEMA-GAUMONT.
CETTE. — TRIANON (ex-cinéma Pathé).
CHALONS-S.-MARNE. — CASINO, 7, r. Herbillon

CHEMBERG. — THEATRE OMNIA.
CLERMONT-FERRAND. — CINEMA PATEH.
DENAIN. — CINEMA VILLARD, 142, r. Villard

DIJON. — VARIETES, 48, r. Guillaume-Tell.
DIEPPE. — KURSAAL-PALACE.

DOUAL. — CINEMA PATHE, 10, r. St-Jacques.
DUNKERQUE. — SALLE SAINTE-CECILE.

PALAIS JEAN-BART, pl. de la République.
ELBEUF. — THEATRE-CIRQUE OMNIA.

GRENOBLE. — ROYAL-CINEMA, r. de France.
HAUTMONT. — KURSAAL-PALACE.
LE HAVRE. — SELECT-PALACE.

ALHAMBRA-CINEMA, 75, r. du Prés.-Wilson.
LE MANS. — PALACE-CINEMA, 104, av. Thiers

LILLE. — CINEMA PATHE, 9, r. Esquermoise.
PRINTANIA.

WAZEMMES-CINEMA PATHE.
LIMOGES. — CINE MOKA.

LORIENT. — SELECT-CINEMA, place Bisson.
CINEMA-OMNIA, cours Chazelles.

ROYAL-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.
LYON. — CINEMA AUBERT-PALACE.

TIVOLI, 23, rue Childebert.
ELECTRIC-CINEMA, 4, rue Saint-Pierre.

CINEMA-ODEON, 8, rue Lafont.
BELLECOUR-CINEMA, place Léviste.

ATHENEE, cours Vitton.
IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Foch.

MAJESTIC-CINEMA, 77, r. de la République.
GLORIA-CINEMA, 30, cours Gambetta.

MACON. — SALLE MARIVAUX, rue de Lyon.
MARMANDE. — THEATRE FRANÇAIS.

MARSEILLE. — TRIANON-CINEMA.
GRAND CASINO.

MELUN. — EDEN.
MENTON. — MAJESTIC-CINEMA, av. la Gare.

MILLAU. — GRAND CINEMA PAILLOUS.
SPLENDID-CINEMA, rue Barathon.

MONTPELLIER. — TRIANON-CINEMA.
NANTES. — CINEMA JEANNE-D'ARC.
CINEMA PALACE, 8, rue Scribe.

NICE. — APOLLO-CINEMA.
 FLOREAL-CINEMA, avenue Malausséna.
 IDEAL-CINEMA, rue du Maréchal-Foch.
 RIVIERA-PALACE, 68, av. de la Victoire.
 NIMES. — MAJESTIC-CINEMA.
 ORLEANS. — PARISIANA-CINE.
 OULLINS (Rhône). — SALLE MARIVAUX.
 OYONNAX. — CASINO-THEATRE. Gde-Rue.
 PORTIERS. — CIN. CASTILLE, 20, pl. d'Armes.
 PORTETS (Gironde). — RADIUS-CINEMA.
 RAISMES (Nord). — CINEMA CENTRAL.
 RENNES. — THEATRE OMNIA, pl. Calvaire.
 ROANNE. — SALLE MARIVAUX.
 ROUEN. — OLYMPIA, 20, rue St-Sever.
 THEATRE OMNIA, 4, pl. de la République.
 ROYAL PALACE, J. Bramy (f. Th. des Arts).
 TIVOLI-CINEMA DE MONT SAINT-AIGNAN
 ROYAN. — ROYAN-CINE-THEATRE (D. m.).
 SAINT-CHAMOND. — SALLE MARIVAUX.
 SAINT-ETIENNE. — FAMILY-THEATRE.
 SAINT-MAICAIRE. — CINEMA DOS SANTOS.
 SAINT-MALO. — THEATRE MUNICIPAL.
 SAINT-QUENTIN. — KURSAAL OMNIA.
 SAUMUR. — CINEMA DES FAMILLES.
 SOISSONS. — OMNIA PATHE.
 SOULLAC. — CINEMA DES FAMILLES.
 STRASBOURG. — BROGLIE-PALACE.
 U. T. La Bonbonnière de Strasbourg.
 TARBES. — CASINO ELDERADO.
 TOULOUSE. — LE ROYAL.
 OLYMPIA, 13, rue Saint-Bernard.
 TOURCOING. — SPLENDID-CINEMA.
 HIPPODROME.
 TOURS. — ETOILE CINEMA, 33, boul. Thiers.
 SELECT-PALACE.

THEATRE FRANÇAIS.
 VALENCIENNES. — EDEN-CINEMA.
 VALLAURIS. — THEATRE FRANÇAIS.
 VILLENAVE-D'ORNON (Gironde).
 VIRE. — CINEMA PATHE, 23, rue Girard.
 COLONIES
 BONE. — CINE MANZINI.
 CASABLANCA. — EDEN-CINEMA.
 SOUSSE (Tunisie). — PARISIANA-CINEMA.
 TUNIS. — ALHAMBRA-CINEMA.
 ETRANGER
 ANVERS. — THEATRE PATHE, 30, av. Keiser.
 CINEMA EDEN, 12, rue Quellin.
 BRUXELLES. — TRIANON AUBERT-PALACE
 CINEMA ROYAL, Porte de Namur.
 CINEMA UNIVERSEL, 78, rue Neuve.
 LA CIGALE, 37, rue Neuve.
 CINE VARIA, 78, r. de la Couronne (Ixelles).
 PALACINO, rue de la Montagne.
 CINE VARIETES, 296, ch. d'Haecht.
 EDEN-CINE, 153, r. Neuve, aux 2 pr. séances)
 CINEMA DES PRINCES, 34, pl. de Brouckère
 MAJESTIC CINEMA, porte de Namur.
 QUEEN'S HALL CINEMA, porte de Namur.
 CHARLEROI. — COLISEUM, r. de Marchienne.
 GENEVE. — APOLLO-THEATRE.
 CINEMA PALACE.
 ROYAL-BIOGRAPH.
 LIEGE. — FORUM.
 MONS. — EDEN-BOURSE.
 NAPLES. — CINEMA SANTA LUCIA.
 NEUCHÂTEL. — CINEMA PALACE.
 LE CAIRE. — CINEMA METROPOLE.

VITAMINA

Aliment biologiquement complet

Reconstituant puissant

A BASE DE
 Vitamines Végétales et Animales

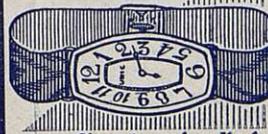
REDONNE des FORCES

aux
 Anémiés, Fatigués, Surmenés

Régularise les fonctions
 intestinales et rénales

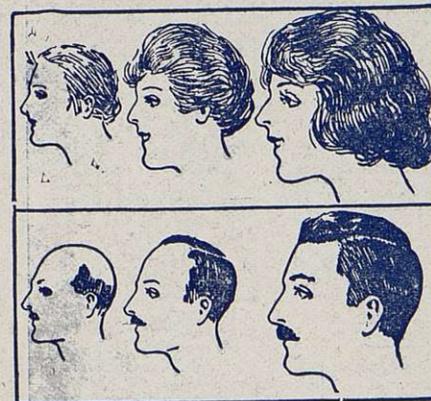
Dépôt : 8, Rue Vivienne — PARIS
 et dans toutes les pharmacies.

R. C. Seine 209.820 B.



UNIC
 MONTRES
 BRACELETS
 toutes formes
 PLATINE, OR
 ARGENT, OSMIUM
 PLAQUE OR
 Chez tous les Horlogers Bijoutiers

Une Récompense de 10.000 francs pour personnes chauves et sans barbe



« Comos » donne aux cheveux et à la barbe une apparence superbe et une belle ondulation, ainsi qu'une coupe douce et délicate; sur demande adressée à la Société, « Comos » est envoyée dans toutes les parties du monde SUR PAIEMENT d'avance ou contre remboursement. — HORS DE FRANCE : SEUL MODE DE PAIEMENT : D'AVANCE.

COMOS-MAGAZINE, Copenhague V. Danemark - 13

Imprimerie de Cinémagazine, 3, rue Rossini, Paris (9^e). — Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

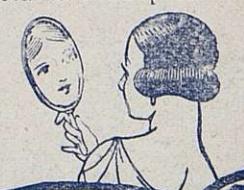
Photographies d'Etoiles

les 12 cartes postales franco 4 fr.
 — 25 — — — 8 —
 — 50 — — — 15 —

Jean Angelo	D. Fairbanks (2 p.)	Blanche Montel	Valentino et sa femme
Agnès Ayres	Geneviève Félix (2 p.)	Sandra Milowanoff	(Quatre Cavaliers)
Betty Balfour	Pauline Frédéric	Antonio Moreno	Simone Vaudry
Eric Barclay	Lilian Gish	Marg. Moreno (2 p.)	Georges Vaultier
John Barrymore	Suzanne Grandais	Ivan Mosjoukine	Elmire Vautier
Richard Barthelmess	Gabriel de Gravone	Maë Murray	Vernaud
Henri Baudin	De Guingand	Nita Naldi	Florence Vidor
Enid Bennett	(3 Mousquet.)	René Navarre	Bryant Washburn
Armand Bernard	id. (à la ville)	Alla Nazimova	Pearl White (2 p.)
A. Bernard (Planchet)	Joë Hamman	Pola Negri	Yonnel
Suzanne Bianchetti	William Hart	Gaston Norès	NOUVEAUTES
Georges Biscot	Jenny Hasselquist	Rolla Norman	Jackie Coogan (ville)
Jacqueline Blanc	Wanda Hawley	Ramon Navarro	Barbara La Marr
Bretty	Hayakawa	André Nox (2 poses)	Babby Peggy
Régine Bouet	Fernand Hermann	Gina Palerme	René Poyen (Bout de
June Caprice	Pierre Hot	Sylvio de Pedrelli	Zan)
Harry Carey	Gaston Jacquet	Mary Pickford (2 p.)	Jaque Christiany
Jaque Catelain	Romuald Joubé	Jean Périer	Mistinguett (2 poses
Hélène Chadwick	Frank Keenan	Jane Pierly	Revue du Casino)
Charlie Chaplin (3 p.)	Warren Kerrigan	Iré fils	Valentino et Doris
Georges Charlia	Nicolas Koline	Charles Ray	Kennlon dans
Monique Chryssès	Nathalie Kovanko	Herbert Rawlinson	Monsieur Beaucaire
Betty Compson	Georges Lannes	Wallace Reid	Marcy Capri
Jackie Coogan (11 p.)	Lila Lee	Gina Rely	Buster Keaton
Gilbert Dalleu	Denise Legeay	Gaston Rieffler	Douglas Fairbanks
Lucien Dalsace	Lucienne Legrand	André Roanne (2 p.)	(Voleur de Bagdad)
Dorothy Dalton	Max Linder	Théodore Roberts	Raquel Meller dans
Viola Dana	Ginette Maddie	Gabrielle Robinne	La Terre promise
Bébé Daniels	Gina Manès	C. de Rochefort (2 p.)	Mosjoukine dans
J. Daragon	Arlette Marchal	Ruth Roland	Le Lion des Mogols
Marion Davies	Martinelli	Henri Rollan	Marjorie Hume dans
Dolly Davis	Harold Lloyd	Jane Rollette	Les Deux Gosses
Jean Dax	Lierrette Madd	William Russel	Les Sœurs Gish
Priscilla Dean	Edouard Mathé	Séverin-Mars	(Lilian et Dorothy)
Carol Dempster	Léon Mathot	Gabriel Signoret	May Mac Avoy
Réginald Denny	De Max	A. Simon-Girard	Carmel Myers
Desjardins	Maxudian	Stacquet	Creighton Hale
Gaby Deslys	Thomas Meighan	V. Sjostrom	Gloria Swanson (2 p.)
Jean Devalde	Georges Melchior	Constance Talmadge	Colleen Moore
Rachel Devirys	Raquel Meller, Violettes Impériales (10 cartes)	Norma Talmadge	France Dhélia (2 ^e p.)
France Dhélia	Aadolphe Menjou	Alice Terry	Ruth Clifford
Huguette Duflos	Claude Mérelle	Jean Toulout	Tom Mix
Régine Dumien	Mary Miles	Vallée	Richard Barthelmess
J. David Evremont		Rud. Valentino (2 p.)	(2 ^e pose.)
William Farnum			

Adresser les commandes avec le montant aux Publications Jean Pascal, 3, rue Rossini, Paris. Il n'est pas fait d'envois contre remboursement. Les cartes ne sont ni reprises ni échangées.

« Votre miroir »
 vous dira que la
Crème Simon
 ne farde pas. Pénétrant dans la
 peau, elle vivifie l'épiderme et
 rehausse l'éclat naturel de votre
 teint. Elle fait tenir votre poudre...
 la
 Poudre
 Simon



DOMAINE de la VILLE de PARIS
 A LOUER par adj^s: 1 ench. Ch. des Not., 24 Avril 25
 à partir du jour de l'adjudic^{on}
Droit au bail pour 6, 12, 18, 24 ou 30 ans.
TERRAIN 1499m. R. du DELTA, 5 et 7
 (9^e arr.) Mise à prix du loyer annuel: 55.000 fr.
 S'ad. Not.: M^{rs} BONNEL et BEZIN, 14, rue des Pyramides

N° 15

5^e ANNÉE
10 Avril 1925

CE NUMERO CONTIENT DEUX PLACES
DE CINEMA A TARIF REDUIT

Cinémagazine

1 FR. 25



CHOURA MILENA

L'émouvante interprète qui vient d'obtenir un très vif succès à la présentation de « La Blessure », film de Marco de Gastyne, édité par les Cinématographes Phocéa.